

Regards

sur l'histoire

de La Seyne-sur-Mer
Six-Fours et Saint-Mandrier

Éclairages sur la présence russe du XIX^e au XX^e siècle
La Seyne, Saint-Mandrier, Six-Fours

Compte rendu du 18^e colloque
18 novembre 2017



Sommaire

■ Éditorial

Françoise Manaranche p. 2

■ Lucas Martinez

La construction des bateaux russes et soviétiques
aux chantiers navals de La Seyne

Témoignages :

■ **Jean-Jacques Le Gallo** p. 9

Les relations avec les techniciens russes

■ **Jean Gérin** p. 10

Construire des bateaux russes :
des ingénieurs à Moscou

■ **Thérèse Lépine** p. 12

1917 : aux Maristes, l'hôpital russe
entre guerre et révolution

■ **Yolande Le Gallo, Françoise Vivière** p. 18

Irène Tautil, une passion russe

■ **Françoise Manaranche,**

Françoise Ravoux p. 24

FRANCE-URSS, le comité local de La Seyne

■ **Irène Tautil** p. 31

Le jumelage Berdiansk-La Seyne

■ **Daniel Blech** p. 34

De Staline à Stalingrad, un boulevard en politique

Témoignage :

■ **Jacques Girault** p. 37

Souvenirs d'un jeune habitant des années 50

■ **Philippe Koutseff** p. 38

Marina Petrovna Romanoff, princesse Galitzine,
entre Russie et Six-Fours

Nous remercions M. Marc Vuillemot, maire de La Seyne, et M^{me} Nathalie Bicais, conseillère départementale pour leur aide matérielle et l'intérêt porté à nos travaux ; nous remercions les intervenants pour leur disponibilité, les membres de l'association et les amis qui ont participé à l'élaboration du colloque annuel et de cette revue.

Et nous n'oublions pas de remercier chaleureusement Jean Gérin, Jean-Jacques Le Gallo et Jacques Girault pour les témoignages qu'ils ont bien voulu ajouter à nos comptes-rendus ainsi que M^{me} Charlotte Biasetti pour la photographie de la Bastide Galitzine.

Directrice de la publication : Françoise Manaranche
Crédits photographiques : voir sources des documents

Notre association s'est donné pour objectif la recherche historique et l'écriture de l'histoire de notre territoire. Nous creusons notre sillon historique à partir d'un texte, d'une photo, d'une trace, d'une date. Et dans notre réflexion sur les thèmes des colloques à venir, nous avons été arrêtés, l'an dernier, par la date de 1917.

En 1917, la guerre continue, mais en 1917 ont lieu les révolutions russes. Ce centenaire nous a donné l'occasion de nous interroger sur la présence russe dans notre territoire et nous avons voulu nous poser la question des répercussions possibles de ces révolutions dans notre région.

Bien sûr, il n'y a rien de très visible, sauf des tombes de soldats russes dans le cimetière de La Seyne ; il y eut donc des soldats russes à La Seyne, morts entre 1916 et 1917 : Thérèse Lépine repartant d'une phrase d'un ancien directeur de l'institution des Maristes, retrace quelques épisodes de l'histoire de cette institution, devenue hôpital russe dès 1916 ; en 1917, les bouleversements en Russie se firent-ils sentir parmi les malades et les blessés ? de quelle manière ??

Il n'y a rien de très visible, sauf quelques villas dont le style semble puiser plutôt son inspiration dans le monde slave ; Philippe Koutseff évoque pour nous la propriétaire d'une bastide de ce type à Six-Fours, propriétaire émigrée de Russie en 1919.

Il n'y a rien de très visible, sauf quelques objets, dans nos maisons, acquis au cours des expositions de FRANCE-URSS, boîtes laquées au décor fleuri, châles en laine aux couleurs vives, ils sont les traces laissées par la proximité politique de l'après-guerre entre La Seyne et l'URSS. Françoise Ravoux présente l'association FRANCE-URSS, ses activités et son rôle. Irène Tautil rappelle l'une de ces actions : le jumelage entre La Seyne et Berdiansk. Et Yolande Le Gallo présente, elle, Irène Tautil, polonaise par ses parents et passionnée par la langue russe, militante, enseignante. Quelques-uns de ses élèves, présents le jour du colloque, ont tenu à lui exprimer leur affectueuse reconnaissance. Daniel Blech s'est penché, lui, sur les conditions mouvementées qui entourèrent la dénomination du boulevard Stalingrad dans l'après-guerre qui se muait en "guerre froide". Et surtout, il était difficile d'échapper au souvenir des fêtes données dans le cadre de l'Alliance franco-russe et de l'accueil triomphal et enthousiaste fait à Toulon aux marins de l'escadre russe en 1893. Ces festivités d'exubérante gaieté durèrent 15 jours, sous l'égide de la paix et de la fraternité ; l'Alliance franco-russe eut plusieurs conséquences dont la construction de bateaux commandés aux chantiers navals de La Seyne. Mais, nous explique Lucas Martinez, sept navires avaient déjà été construits par les Chantiers avant 1893 dans l'important mouvement de la Russie pour se mettre au niveau d'une grande puissance militaire. Et cette coopération va durer jusque dans les années 1970.

Enfin nous avons donné la parole et la plume à trois témoins de leur temps, un ingénieur et un technicien des chantiers navals qui parlent de leur rencontre avec leurs homologues soviétiques, et un historien qui se rappelle l'inauguration agitée du boulevard Staline-grad.

Les navires russes et soviétiques construits par les FCM

du *Grand Duc Constantin* aux *Akademik*

De précédentes études sur les chantiers navals de La Seyne ont mis en évidence le rayonnement de cet établissement, au-delà des frontières françaises. En effet, dès leur création, les Forges et Chantiers de la Méditerranée ont réalisé des navires pour des clients étrangers. La Russie fut l'un de ceux-là.

En 1856, la Russie et la France viennent de signer le traité de Paris, mettant fin à la guerre de Crimée.

En mer, la propulsion à vapeur a démontré son efficacité et son utilité. Elle a permis aux bâtiments militaires de se déplacer vers les théâtres d'opération beaucoup plus rapidement qu'avant. Indépendants du vent, leur vitesse moyenne est supérieure à celle des navires à voile. Pour la marine française, la démonstration du vaisseau à vapeur *Napoléon*, traversant les détroits avec en remorque la *Ville de Paris*¹ est restée célèbre.



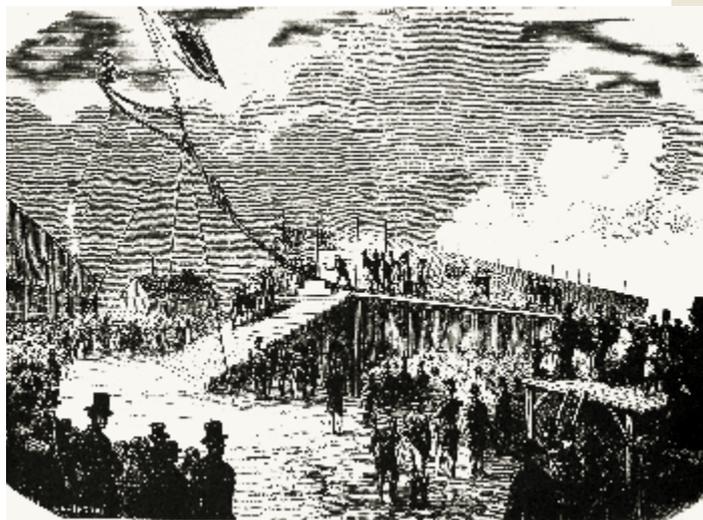
Le Grand Duc Constantin, "le prince de Joinville russe"

1 / Navire amiral de l'escadre française, voilier pur lors de la guerre de Crimée. Les FCM fourniront en 1856 une machine à vapeur afin qu'il soit transformé en vaisseau mixte.

GRAND DUC CONSTANTIN : LE PERSONNAGE ET LE NAVIRE

La Marine russe a également tiré enseignement de la guerre de Crimée, grâce à l'homme qui a pris sa tête en 1853, le Grand Duc Constantin Nikolaïevitch, frère cadet du futur Alexandre II. Il avait alors hérité d'une flotte vieillissante et obsolète. Son prédécesseur ne croyait pas du tout en l'utilité de la propulsion à vapeur.

Au lendemain de la guerre, il décide de reconstruire la marine russe et se rend en France et au Royaume-Uni pour étudier les arsenaux et les chantiers navals. Il passe commande à plusieurs établissements américains, britanniques et français, dont cinq navires aux Forges et Chantiers de la Méditerranée. Ils sont destinés à la compagnie de navigation à vapeur pour le commerce qui vient d'être créée à Odessa. Des bâtiments militaires sont commandés, eux, aux chantiers Arman de Bordeaux et Augustin Normand du Havre. Le traité de Paris de 1856 interdisant la navigation en Mer Noire de bâtiments militaires, il était préférable de faire construire des navires dans des chantiers situés en Atlantique, plus proche de la Baltique.



Le Grand Duc Constantin Nikolaïevitch pose le premier rivet du paquebot *Grand Duc Constantin*, le 26 avril 1857. (L'illustration, n°742, vol.XXIX, 16 mai 1857, P. 320)



Le paquebot *Grand Duc Constantin* remorquant ses torpilleurs durant la guerre russo-turque (1877-1878). Il est alors commandé par Stepan Makarov, futur amiral et héros de la guerre russo-japonaise



Le *Grand Duc*, qu'on pourrait considérer comme le "Prince de Joinville russe"², se rend en personne à La Seyne lors de la pose du premier rivet du *Grand Duc Constantin*, comme en témoigne la gravure extraite de la revue *L'Illustration*. Ce bateau connaît un destin particulier.

Durant la guerre russo-turque de 1877-1878, des paquebots, dont le *Grand Duc Constantin*, sont convertis en croiseurs auxiliaires. Ce dernier est plus précisément gréé en navire support de torpilleurs.

Le *Grand Duc Constantin* devient donc un navire militaire, commandé par le futur amiral Makarov, et se distingue en janvier 1878 lorsque ses chaloupes parviennent à torpiller un navire turc, l'*Intibah*. Cet événement a été immortalisé par une peinture de Lev Lagorio³. Plusieurs chercheurs considèrent que l'*Intibah* est le premier navire au monde à avoir été coulé par une torpille automobile⁴.

14 janvier 1878 : l'*Intibah* est coulé par les torpilleurs du *Grand Duc Constantin* dans la rade de Batoumi



-
- 2 / Le Prince de Joinville était le frère cadet du roi Louis Philippe. Officier de marine, il était un fervent partisan de la propulsion à vapeur.
 - 3 / Lev Lagorio (1827-1905), peintre de marines russe, réalisa une série d'œuvres sur la guerre russo-turque dont ce tableau conservé au musée central de la marine de guerre de Saint-Petersbourg.
 - 4 / La précision est importante car à cette époque, les torpilles peuvent être portées, fixes (les mines) ou automobiles.

PREMIÈRES COMMANDES MILITAIRES

Si le traité de Paris de 1856 interdit la navigation en Mer Noire à tout bâtiment militaire de premier rang, la présence de quelques bâtiments légers est cependant autorisée "pour le service des côtes".

La Russie commande donc aux FCM un croiseur et un torpilleur, le *Yaroslavl* et le *Ghelendjik*.



Le croiseur *Yaroslavl*

Le *Yaroslavl* est lancé en 1880, rebaptisé en 1883 *Pamiat Merkurya*. Sa propulsion est mixte : une machine à vapeur et un gréement de type "trois mâts barque". Il appartient à la catégorie des croiseurs "protégés", c'est-à-dire que sa coque n'est pas dotée d'un blindage métallique comme les cuirassés. Sa structure et le cloisonnement intérieur sont renforcés. Il dispose d'une artillerie légère de six canons de six pouces (153 mm) sur le pont supérieur, sur des plateformes légèrement excentrées à la coque pour offrir un champ de battage plus important⁵. Cette caractéristique se retrouve sur tous les croiseurs construits à cette époque par les chantiers de La Seyne, notamment le croiseur espagnol *Jorge Juan* dont on peut voir une maquette au musée de la Marine de Toulon.

-
- 5 / En artillerie, le champ de battage est l'angle dans lequel un canon peut tirer.

Le torpilleur *Ghelendjik* est lancé en 1883. Ce type de bâtiment connaît à cette époque un développement important. La torpille automobile semble être la parade idéale aux cuirassés puisqu'elle atteint le navire sous son blindage. Le *Ghelendjik* est doté de deux tubes lance-torpille situés à l'avant, fermés par une porte carénée. L'armement est complété par deux canons Hotchkiss à tir rapide de 37 mm.

Le gouvernement russe va finalement décider, comme d'autres États, de réduire ses commandes de navires à l'étranger afin de développer ses propres chantiers navals industriels. Il y aura cependant d'autres commandes, avec l'alliance franco-russe.

L'ALLIANCE FRANCO-RUSSE

Dans les années 1890, la France et la Russie décident de créer une alliance diplomatique et militaire. Les échanges se font notamment par l'intermédiaire des marines militaires. Une escadre française se rend à Cronstadt en 1891, puis une escadre russe se rend à Toulon en octobre 1893. Une délégation russe assiste à La Seyne au lancement du cuirassé *Jauréguiberry*.

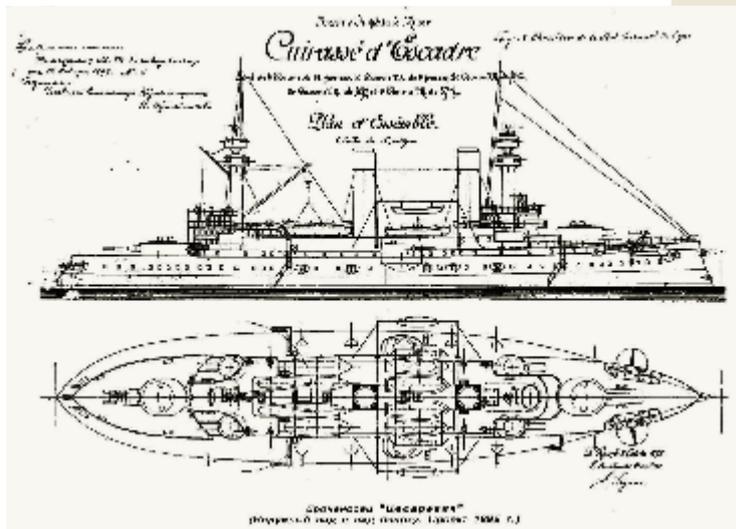
Après avoir développé avec plus ou moins de succès sa propre construction navale, la marine du tsar fait de nouveau appel aux chantiers français pour se moderniser, notamment dans les cuirassés, les croiseurs cuirassés et les torpilleurs. La Russie commande tout d'abord un croiseur protégé, la *Svetlana*. Ce n'est pas un navire de guerre ordinaire puisqu'il s'agit du croiseur yacht du Grand Duc Général Amiral. Il est faiblement armé par rapport à sa taille, mais ses aménagements sont luxueux. Deux grandes salles à manger peuvent accueillir 50 convives.



Le croiseur *Svetlana* dans la rade de Toulon

La marine russe commande ensuite un croiseur cuirassé, le *Bayan*. Plus léger qu'un cuirassé, mais plus long et doté d'une puissante machine, ce navire est taillé pour la vitesse, aux dépens de la protection et de l'armement.

En 1899, les FCM mettent en chantier le fameux *Tsarevitch*. Ce cuirassé a été conçu par Amable Lagane et est dérivé du *Jauréguiberry*. L'armement principal est amélioré : Le *Jauréguiberry* dispose de deux canons de 305 mm et de deux canons de 274 mm. Le *Tsarevitch* a quant à lui quatre canons de 305 mm, dans deux tourelles doubles. L'armement secondaire est renforcé avec 12 pièces de 153 mm, le *Jauréguiberry* n'ayant que 8 pièces de 138 mm.



Plan d'ensemble du cuirassé *Tsarevitch*, daté du 8 octobre 1898 et signé A. Lagane

En 1900, trois chantiers navals de Saint-Petersbourg commencent la construction de cinq cuirassés dérivés du *Tsarevitch*. Ils forment la classe *Borodino*.

Ces bateaux vont connaître, peu de temps après leur mise en service, une terrible épreuve du feu avec la guerre russo-japonaise.

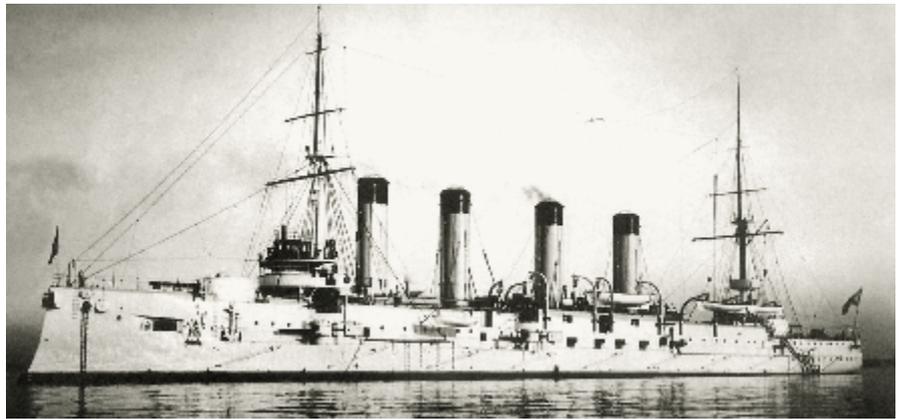
LA GUERRE RUSSO-JAPONAISE (1904-1905)

Le conflit débute par l'attaque japonaise de la base russe de Port-Arthur, la nuit du 8 février 1904. Le *Tsarevitch* est touché sur le flanc par une torpille mais ne sombre pas. La presse française se fait l'écho de cet exploit à l'honneur des FCM, auteurs d'une protection sous-marine qualifiée de révolutionnaire. Cette protection est constituée d'une cloison intérieure, blindée, distante d'environ deux mètres de la coque extérieure. L'explosion a provoqué une brèche de 4 mètres de long et cette cloison intérieure a tenu. Un rapport rédigé à l'occasion du passage du *Tsarevitch* à Brest en 1906 confirme, avec plus d'objectivité que la presse, que cette disposition a limité les effets de l'explosion de la torpille. Le 10 août 1904, Port-Arthur étant encerclé, l'amiral Witheft tente une sortie pour rejoindre le port de Vladivostock. Il met son pavillon sur le *Tsarevitch* qui a pu être réparé. Rattrapé par la flotte japonaise de l'amiral Togo, la bataille s'engage. Le *Tsarevitch* reçoit un obus entre le mât de misaine et la passerelle, tuant l'amiral Witheft et son état-major, puis un autre obus s'abat au niveau du blockhaus, endommageant l'appareil à gouverner. Le cuirassé reste ingouvernable un moment, puis tandis que les autres navires battent en retraite vers Port-Arthur, il parvient à atteindre le port chinois de Tsingtao. Il y est interné jusqu'à la fin de la guerre, ce qui l'a sans doute sauvé. En effet, il n'a pu participer à la bataille de Tsushima du 27 mai 1905. Quatre cuirassés de la classe *Borodino* y ont participé, trois ont été coulés et le quatrième a été capturé par les Japonais.

Le *Bayan* était commandé par le capitaine de vaisseau Robert Wiren. Présent à Port-Arthur, il n'a pas participé avec son navire à la tentative de l'amiral Witheft, car le croiseur a été endommagé par une mine le 14 juillet.



Portrait du capitaine de vaisseau Wiren, commandant du *Bayan*, daté du 20 septembre 1902 (coll. Rouyer, SHD Toulon)



Le croiseur cuirassé *Bayan* en 1903

Le *Bayan* est désarmé et son artillerie sert à la défense terrestre de Port-Arthur. Le commandant Wiren, après la disparition de l'amiral Witheft, prend le commandement de la défense de Port-Arthur. Il saborde ses bâtiments avant de se rendre aux japonais. Ces derniers pourront cependant réparer le *Bayan*, qu'ils intégreront à leur flotte sous le nom d'*Aso*.

Le croiseur *Svetlana* est quant à lui coulé par deux croiseurs japonais le 28 mai 1905, au lendemain de la bataille de Tsushima.

Après la guerre russo-japonaise, le chantier de La Seyne construit un croiseur identique au *Bayan*, l'*Amiral Makarov*. Le chantier de l'amirauté de Saint-Petersbourg met en chantier deux autres répliques, qui sont baptisés *Pallada* et *Bayan*⁶.

Les FCM reçurent aussi la commande de 11 torpilleurs de haute mer. Contrairement aux cuirassés et aux croiseurs, ce ne sont pas les FCM qui ont conçu ces bateaux, mais l'établissement Augustin Normand du Havre. Celui-ci était reconnu en France comme l'expert dans la conception des torpilleurs.

En 1917, la révolution d'octobre met fin à l'alliance franco-russe et naturellement aux commandes de navires. Elles ne reprendront qu'au début des années 70. Nous sommes alors en pleine guerre froide, ce ne sont donc pas des navires militaires.

Les commandes soviétiques

Dans les années 1970, La Seyne construit neuf navires pour l'URSS, des cargos frigorifiques et des rouliers.

Un article du géographe Pierre Carrière⁷ précise que l'URSS décida dans les années 1960 de développer sa flotte de pêche et de lancer des campagnes de plus en plus lointaines. Cela a amené le ministère des pêches soviétiques à commander des navires frigorifiques pour assurer le soutien

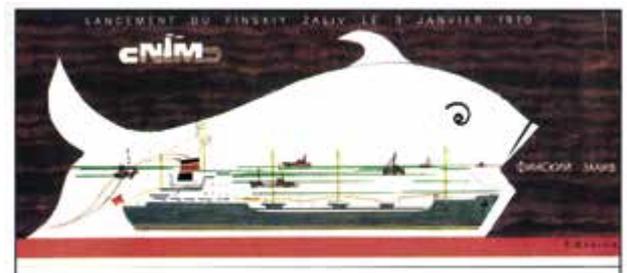
6 / Deux bâtiments quasi-identiques, portant le même nom, ont donc existé, ce qui complique l'identification sur les photographies d'époque, surtout si l'on ne dispose pas de la date précise du cliché.

7 / Carrière Pierre : "La pêche maritime en URSS" dans Annales de Géographie, t. 84, n°462, 1975. pp. 208-237

des chalutiers. Équipés de cales frigorifiques, ils embarquaient les prises. Ils ravitaillaient les bateaux en vivres et en eau douce. Ils assuraient les relèves des équipages. Opérant en pleine mer, leurs moyens de manutention étaient très importants.

Si la plupart de ces navires sont construits en URSS ou en RDA, les chantiers étrangers sont également mis à contribution. Une centrale d'achat, SUDOIMPORT, est chargée des transactions.

En 1970, une série de 10 navires est commandée en France. Les plans sont dessinés par les Ateliers et Chantiers de Bretagne à Nantes. Quatre unités sont construites à La Seyne. Leurs noms se terminent par "zaliv", qui signifie golfe en russe. La série est connue sous le nom d'*Amurskiy zaliv* du nom de la première unité de la série, construite à Nantes.



Carton d'invitation au lancement du Finskiy zaliv, le 3 janvier 1970 (document CNIM).

La silhouette de poisson est explicite sur la fonction du navire, qui est représenté avec d'autres navires plus petits, des chalutiers.

En 1971, les chantiers de La Seyne construisent un cinquième cargo frigorifique, le *Karskoye More* (Mer de Kara). Ce dernier, plus gros, n'est pas du même type que les précédents. Les plans ont été dessinés par les chantiers de Saint-Nazaire qui réalisent l'*Okhotskoye More* (Mer d'Okhotsk).



Le cargo *Karskoye More* (cliché CNIM)



Deux rouliers de type Akademik en achèvement à flot, au quai d'armement de Brégaillon. Le navire de droite est l'Akademik Guber (cliché AMIANS)



L'Akademik Guber, tribord avant (cliché CNIM)
L'Akademik Millionshikov, tribord arrière (cliché CNIM)



En 1973, une autre commande importante est passée par SUDOIMPORT, cette fois-ci pour la compagnie maritime Black Sea Shipping, basée à Odessa. Cinq rouliers sont construits à La Seyne, un sixième est construit aux chantiers navals de La Pallice à La Rochelle. Ils peuvent transporter des véhicules, mais aussi des containers en pontée. Ils sont baptisés de noms d'académiciens, à la manière des navires scientifiques. Sans que des documents l'attestent officiellement, il est fort probable que ces navires étaient prévus pour le transport occasionnel de véhicules et de matériel militaire. Utiliser des navires civils pour la projection de force est une pratique courante dans les nations maritimes. Cela expliquerait pourquoi la construction de ces navires a été étroitement surveillée par l'administration soviétique. Aujourd'hui, tous ces navires ont été désarmés et envoyés à la démolition, la plupart à Alang en Inde.

Conclusion

La construction navale tient une place particulière dans les relations franco-russes. Les commandes passées sont intimement liées au contexte géopolitique et aux relations interétatiques. Ironiquement, la presqu'île de Crimée a été à deux reprises au cœur de ces relations.

En 1856, la guerre de Crimée ayant opposé la France à la Russie a joué un rôle de déclencheur avec les premières commandes russes. 159 ans plus tard, une autre guerre de Crimée, où la France n'est pas impliquée directement, entraîne la rupture du contrat de vente de deux navires. Ce sont les bâtiments de projection et de commandement de type *Mistral*, commandés initialement en 2010 par le gouvernement russe. La vente est annulée par la France en 2015 et les navires sont finalement vendus à l'Égypte.

Entre ces deux dates, l'alliance franco-russe a été un fort accélérateur et la Révolution d'Octobre un coup d'arrêt brutal. Parmi les navires construits, plusieurs ont eu des destins particuliers. Si le *Tsarevitch* est le plus connu, les carrières du *Grand Duc Constantin* et du *Bayan* sont tout aussi atypiques, mais cela n'est pas propre aux bateaux russes. En effet, de ce point de vue, de nombreux bateaux nés à La Seyne ont eu, eux aussi, des carrières exceptionnelles.

Liste des navires construits :

Nom	Type	Déplacement	Longueur	lancement
FCM				
Psezuape	Goélette à vapeur	258 tonneaux	39 m	1857
Grand Duc Constantin	Paquebot	1500 t	75 m	1857
Kerch	Paquebot		57 m	1857
Colchide	Paquebot	1500 t	75 m	1857
Elbrouze	Paquebot	1500 t	75 m	1857
Yaroslavl	Croiseur	3000 t	90 m	22 mai 1880
Ghelendjik	Torpilleur	75 t	37 m	1883
Svetlana	Croiseur	3862 t	101 m	7 octobre 1896
Bayan	Croiseur cuirassé	7725 t	137 m	12 Juin 1900
Tsarevitch	Cuirassé	12.915 t	118 m	23 février 1901
Vlastniy	Torpilleur	347 t	56 m	28 novembre 1901
Grozovoy	Torpilleur	347 t	56 m	11 mars 1902
Lieutenant Burakov	Torpilleur	492 t	56 m	3 juillet 1905
Metkiy	Torpilleur	492 t	56 m	7 juillet 1905
Iskusnyi	Torpilleur	492 t	56 m	24 juillet 1905
Ispolnitelnyi	Torpilleur	492 t	56 m	12 août 1905
Krepkiy	Torpilleur	492 t	56 m	6 septembre 1905
Molodetskiy	Torpilleur	492 t	56 m	28 septembre 1905
Lyogkiy	Torpilleur	492 t	56 m	10 octobre 1905
Moshchniy	Torpilleur	492 t	56 m	16 octobre 1905
Lovkiy	Torpilleur	492 t	56 m	28 octobre 1905
Letushiy	Torpilleur	492 t	56 m	29 novembre 1905
Likhoy	Torpilleur	492 t	56 m	26 décembre 1905
Amiral Makarov	Croiseur cuirassé	7775 t	137 m	9 mai 1906
CNIM				
Finskiy Zaliv	Cargo frigorifique	6800 t	165 m	3 Janvier 1970
Botnicheskiy zaliv	Cargo frigorifique	6800 t	165 m	Mars 1970
Narvskiy zaliv	Cargo frigorifique	6800 t	165 m	13 juin 1970
Karskoye more	Cargo frigorifique	12.500 t	186 m	30 Janvier 1971
Akademik Tupolev	Roulier	4200 t	119 m	5 janvier 1974
Akademik Millionshikov	Roulier	4200 t	119 m	9 mars 1974
Akademik Stechkin	Roulier	4200 t	119 m	18 mai 1974
Akademik Guber	Roulier	4200 t	119 m	20 juillet 1974
Akademik Artsimovitch	Roulier	4200 t	119 m	20 sept 1974

TÉMOIGNAGE

La construction de bateaux russes par les CNIM dans les années 70 : les experts russes

**Jean-Jacques Le Gallo,
Contrôleur coques
aux chantiers navals de La Seyne**

Une série de cinq cargos rouliers ont été commandés par la centrale d'achat russe "SUDOIMPORT" aux Constructions Navales et Industrielles de la Méditerranée au début des années 1970 : le premier a été lancé en 1974 et les cinq livrés entre 1974 et 1975 : ils ont été baptisés *Akademik Tupolev*, *Millionshikov*, *Guber*, *Artsimovitch* et *Stechkin* (en l'honneur de mathématiciens, ingénieurs ou physiciens russes). À noter que Stechkin avait mis au point le pistolet automatique du même nom qui équipait les soldats de l'Armée rouge depuis 1951.

Ces navires équipés de deux cales et d'un entrepont pourvu d'un pont amovible étaient destinés au transport de conteneurs, semi-remorques, remorques, palettes et voitures. Cependant, dans cette période où la politique de l'URSS laissait interrogatif pour ne pas dire soupçonneux, les suppositions allaient bon train sur la vraie destination de ces navires : transport de chars, de troupes, etc. etc. alors que pour une toute autre nation la question ne se serait pas posée.

Leur petite longueur (119 mètres) permit au chantier naval de les construire sur la même cale de lancement en deux parties : le premier dans sa totalité sur la partie inférieure de la cale et l'arrière du deuxième sur la partie supérieure. Dès que le premier bateau était lancé, on faisait glisser l'arrière du deuxième et on recommençait l'opération : une première pour les CNIM qui explique, en partie, la rapidité avec laquelle ces constructions ont pu être livrées .

Le suivi et la réception de l'avancement des travaux s'appuyaient sur les différents plans réalisés par le bureau d'études et un "cahier des charges" spécifique aux différentes étapes de la construction, l'ensemble représentant en quelque sorte un contrat entre l'armateur et le constructeur.

Les représentants de l'armateur s'assurent du respect de l'application du contrat, l'organisme de classification (ici le Bureau Veritas) valide tout l'aspect technique de la construction, les techniciens de contrôle des CNIM surveillent la mise en œuvre, défendent les intérêts du constructeur et font valider les différents avancements de travaux.

Les relations entre les contrôleurs et les représentants d'armateur pouvaient être rendues difficiles suivant la nationa-

lité et la langue pratiquée par ces derniers : pas de problème quand il s'agissait de Français (même conception), d'Italiens (négoceurs mercantiles dans l'âme), plus difficiles avec les Anglo-saxons et les Américains (le mot "fucking" étant souvent chez eux le préambule à toute discussion !).

Les experts Russes, dans cette période de guerre froide, refusaient de parler anglais (cette langue symbolisant l'impérialisme américain). Cependant, pour la plupart originaires de la région d'Odessa, on pouvait échanger en italien et le langage des gestes, cher aux méridionaux, faisait le reste.

Autre difficulté : les Russes étaient très stricts sur l'application du "cahier des charges", ils prenaient très peu d'initiatives personnelles et portaient une importance particulière à tout ce qui était visuel. Le bateau une fois terminé se rendait au port d'Odessa où il était soumis à une nouvelle inspection par des superviseurs (ou commissaires du peuple ???).

La date de livraison est primordiale dans la façon de comprendre l'attitude des armateurs : le fret destiné au bateau (suivant qu'il soit en avance ou en retard) détermine l'indulgence ou l'intransigeance de ces derniers.

Dans le cas des russes, le cas ne se posait pas : si le bateau devait être à quai à Odessa le 15 mai (par exemple), ce n'était ni le 14, ni le 16 mai.

Les experts russes étaient très respectueux des travailleurs sur le chantier, leur politesse envers eux était reconnue par tous (contrairement à beaucoup d'autres nationalités).

Admiration, non, mais respect pour la France et ce peuple qui avait renversé la royauté et mis en place la République (aucune référence, ni allusion à nos grands penseurs qu'ils semblaient ne pas connaître, laissant supposer un manque de culture française).

Il était impossible d'ouvrir une discussion sur aucun fait de société, encore moins sur leur vie en URSS. Ils écartaient toute approche allant au-delà des banalités d'usage.

Souvent accompagnés de leurs épouses (leurs enfants étaient restés en URSS, officiellement pour leur permettre de suivre leur scolarité), ils étaient logés dans des appartements loués à leur intention chez des particuliers dans les quartiers entourant le chantier naval.

Ayant eu maintes fois l'occasion de partager des repas avec eux, je peux témoigner qu'ils étaient de redoutables convives ainsi que leurs compagnes ; ils ne buaient jamais de vin préférant accompagner les plats uniquement de "Martini" et flambant les grillades à la vodka ; ils ne montraient jamais le moindre signe de fatigue.

Ma femme a souvent accompagné leurs épouses dans des grandes surfaces pour faire des achats, essentiellement des "dessous", du linge d'intérieur et des produits d'entretien. Mais paradoxalement ils avaient un regard critique sur notre surconsommation.

Avec le recul j'ai le sentiment qu'ils étaient des êtres sages, respectueux des autres, fiers de leur patrie et qu'à aucun moment ils n'étaient envieux de notre mode de vie.

TÉMOIGNAGE

Construire des bateaux russes. Des ingénieurs à Moscou

Jean Gérin,
ingénieur bureau d'études, Chantiers navals de La Seyne.

Ce sont logiquement la notoriété et l'expérience du chantier naval dans la construction du type de navire concerné qui conduisent un armateur à consulter tel ou tel chantier naval. Naturellement, plusieurs chantiers sont mis en concurrence. Interviendront, dans le choix, le prix, les délais de construction mais aussi les équipements proposés, le type de propulsion ainsi que les matériaux et les techniques de construction qui peuvent être différents d'un bateau à l'autre. Sans entrer dans les détails, c'est particulièrement vrai pour les méthaniers par exemple.

L'avantage de la proximité du chantier pour l'armateur, qui comptait dans le courant des années 1950, ne joue plus ensuite. Jusqu'à cette époque, les armateurs marseillais en particulier, et ils étaient nombreux, commandaient le plus souvent leurs bateaux aux chantiers navals de La Seyne-sur-Mer ou de La Ciotat. Il suffit pour s'en rendre compte de consulter les registres des navires construits par ces deux chantiers. Les armateurs pouvaient en effet se rendre en voiture sur les lieux de construction, puis rentrer chez eux dans la journée. Ceci a disparu avec les moyens modernes de communication.

Afin de démarrer la première étape, l'armateur remet au chantier une spécification assez détaillée ainsi que quelques plans généraux du navire. Le chantier consulte alors son bureau des Devis et Projets, un premier prix et un délai de livraison sont proposés. C'est alors que les choses sérieuses commencent afin d'aboutir à une proposition définitive.

Le plus souvent, c'est l'armateur qui se déplace chez le constructeur qui a sous la main tous les techniciens compétents. Mais il peut arriver que ce soit l'inverse. Ce fut le cas lors de la commande de cinq navires russes en 1972. Il s'agissait de navires de taille moyenne (120 mètres tout de même) type "Roll on Roll off" (on dit "cargos Ro-Ro" : sortes de car-ferries un peu particuliers). Indépendamment de l'enjeu et du caractère technique et financier de l'opération, celle-ci donna lieu à des péripéties surprenantes et même cocasses qui méritent que l'on s'y arrête un peu.

Ainsi en mai 1972, une équipe de cinq ingénieurs du chantier sous la responsabilité de notre directeur des études, Bernard Baret, se rend à Moscou rencontrer leurs homologues russes de la Société Sudo-Import. L'affaire est importante puisqu'il s'agit, comme dit plus haut, de la commande éventuelle de cinq navires. Je fais partie de la délégation. La Chambre de Commerce de France à Moscou qui s'occupe entre autre de la logistique nous a réservé des chambres à "l'Hotel Rossia" sur la Place Rouge à deux pas du Kremlin. (L'hôtel a brûlé depuis). Une limousine avec chauffeur est à notre disposition en permanence au pied de l'hôtel. Aucun d'entre nous ne parle russe, mais j'ai pris la précaution, avant de partir, d'apprendre l'alphabet cyrillique et à compter jusqu'à 10 plus quelques mots importants : oui, non, merci, bonjour, c'est bien, "krachnoïé vino" (vin rouge), ainsi que "nipiénimaïé" :

(prononcer "ni pied ni maillet": je ne comprends pas), on se doute que cette dernière phrase reviendra souvent dans la conversation ! Cette précaution nous sera d'ailleurs d'un grand secours.

Le lendemain matin, dès notre arrivée, nous sommes reçus par un responsable dans un bureau qui pourrait être un couloir. Manifestement, c'est une sorte d'apparatchik. Lui trônant devant son bureau, nous debout. Nous nous rendons compte rapidement qu'il avait dû gravir les échelons à l'ancienneté après avoir largement dépassé son niveau d'incompétence. Il masquait sa sottise en étalant une autorité qu'il ne possédait pas. Voulant nous impressionner, il se met à nous menacer pendant dix minutes des pires représailles au cas où notre prestation ne serait pas satisfaisante. Fallait-il en rire ou bien le plaindre ? Nous ne le reverrons plus par la suite.

Nous avons rendez-vous l'après-midi avec une équipe d'ingénieurs et techniciens de Sudo-Import, l'armateur. Bien que tout le monde ait une connaissance suffisante de l'anglais, on nous précise que les discussions se feront en russe et français : c'est la consigne. Une traductrice franco-russe assurera les échanges verbaux ! Un document d'une trentaine de pages nous est alors remis : ce sont les commentaires à notre spécification. Document en russe bien sûr ! Il nous faut trouver maintenant un traducteur ; c'est notre correspondant de la Chambre de Commerce qui nous dépanne et nous indique une brave dame qui assurera très bien cette tâche. Nous nous rendons chez elle. La personne occupe un petit appartement dont elle partage la cuisine avec un couple. Par précaution, il est convenu que l'échange des documents se fera désormais à l'arrêt de bus près de chez elle. Reffet de cette époque, elle ne tient pas à se faire repérer !

Dès le lendemain, en fin de matinée une partie de la traduction en main, nous nous mettons au travail, chacun pour la partie qui le concerne. Le téléphone avec La Seyne fonctionne sans arrêt jusqu'à une heure avancée de la nuit, décalage horaire, forcément. Et quarante huit heures après, nous sommes prêts à entamer les discussions au grand étonnement des Russes. Elles dureront près de deux semaines,

avec, pour ce qui nous concerne, de fréquents passages par l'arrêt de bus à la rencontre de notre brave "dame traductrice". Il faut noter au passage que la brave dame en question ne voudra en aucun cas que nous la payions, elle nous demande simplement pour toute rétribution qu'on lui envoie un parapluie de Paris !

Ce soir nous sommes invités au Bolchoï : "Le Lac des Cygnes" bien sûr. C'est beau pour certains, un peu long pour d'autres. Les Russes en sont friands.

9 mai, c'est l'anniversaire de la victoire. Donc jour férié. Bizarrement pas de défilé sur la Place Rouge, mais dépôt de gerbes au monument aux morts situé derrière le Kremlin. Nous avons quartier libre d'autant plus que nous sommes à court d'informations de La Seyne (forcément, la veille c'était le 8 mai en France). L'entrée au Kremlin n'étant pas autorisée ce jour-là, nous allons avec mon ami Godart voir ce fameux dépôt de gerbes. Nous créons alors un incident majeur. Nous marchons tranquillement dans la mauvaise allée, et coupons ainsi la voie aux hauts dignitaires du parti qui, pliant sous le poids des décorations, débarquent de leurs limousines, traversent l'allée où nous nous trouvons pour déposer leur gerbe au pied du monument sacré : coup de sifflet immédiat, un garde nous interpelle, nous arrête, nous fouille et passe-ports en main, nous dévisage, nous examine, nous scrute. Son chef vole alors à son secours, ne voulant pas laisser son subordonné seul devant ce cas de figure non prévu à la nomenclature. Re-passeport, re-examen, etc. Au bout d'un moment, devant nos mines innocentes, ils nous sermonnent vertement en russe (ni pied ni maillet!), pour nous intimer l'ordre de déguerpir ensuite. (Cela nous l'avons compris !). L'ami Godart affirme qu'il va être limogé c'est sûr ! Il faut noter au passage qu'après deux semaines logés à deux pas du Kremlin, nous n'avons pas eu l'opportunité ni le temps de le visiter.

À l'occasion de cette commémoration, la Chambre de Commerce nous a fait réserver une table dans un restaurant de la campagne à l'extérieur de Moscou : " L'Isba Rouskaïa". Nous partons, limousine, chauffeur, il pleut. Premier arrêt, une auberge dans la campagne, les gens font la queue devant la porte, ce n'est pas là. Le deuxième arrêt est le bon, une auberge en bois près d'un lac qui borde la forêt, un endroit pittoresque. Même scénario, une trentaine de personnes font la queue devant la porte sous une pluie fine et froide. Au bout de dix minutes,

la porte s'ouvre, trois personnes entrent. Nous faisons des signes désespérés à "l'ouvreur de porte" qui nous ignore totalement. Je propose alors d'essayer de contourner le bâtiment afin de trouver peut-être un responsable. Et nous voilà Bernard Baret et moi-même traversant une cour, patageant dans la boue au milieu des canards. Une porte, on frappe, un homme qui doit être un peu chef apparaît. En nous voyant il paraît interloqué, méfiant, mais prudent, sait-on jamais ! Après force palabres et gestes, l'homme finit par comprendre et sort un carnet, j'y vois écrit Baret en caractères cyrilliques : je savais bien que cela nous servirait. Nous sommes sauvés !

Nous le suivons à travers le restaurant, l'homme au carnet magique ouvre la porte d'entrée, nous faisons alors de grands signes à nos amis qui nous rejoignent sous les protestations indignées et sonores des "faiseurs de queue" scandalisés. J'ai un peu honte, notre hôte lui s'en moque éperdument et leur claque la porte au nez. Une table nous a été réservée dans une pièce privée à l'intérieur. Le repas est à la hauteur de notre attente, le "krachnoïé vino" de Crimée pas mal non plus. Puis c'est le retour à "l'Hotel Rossia" : les réponses à nos questions d'hier nous y attendent : ce n'est pas jour férié en France.

Quelques jours encore à discuter avec nos homologues russes. La confiance s'établit peu à peu, l'atmosphère est plus détendue. Bravant la consigne, quelqu'un s'est même laissé aller sans le faire exprès bien sûr, à prononcer quelques mots en anglais. Peu après tout le monde s'y met.

Nous arrivons bientôt au terme de nos discussions. Nos "hôtes" doivent être satisfaits puisque le dernier jour, contre toute attente, nous sommes invités à un repas d'adieu. C'est décontracté, sympathique, plus question de bateau ! Bien évidemment nous n'échappons pas aux incontournables toasts qu'à tour de rôle chacun doit porter à ... ce qu'il veut : nos amis russes ingurgitent leurs verres de vodka sans coup férir, pour notre part, à ce petit jeu nous sommes loin d'être à la hauteur, nous sommes assez minables ! Quant à moi, j'ai porté un toast à la naissance toute proche de notre troisième enfant, nous avons déjà deux garçons, espérons que ce soit une fille !

Nous rentrons le lendemain avec la commande de cinq bateaux, contents d'avoir bien travaillé. Quand au toast, eh bien ça a marché : Caroline est née, quoi rêver de mieux !



Aux Maristes, un hôpital russe entre guerre et révolution

Il est des épisodes de la guerre de 14-18 dont on parle peu, celui de l'arrivée et du rôle du corps expéditionnaire russe en France en est un bel exemple.

Qui se souvient en effet de ces 20 000 soldats venus de la lointaine Russie pour défendre notre territoire ?

Pourtant, à La Seyne, les traces de leur présence sont indéniables. En témoignent, outre l'existence de tombes russes dans nos cimetières, quelques épisodes de l'histoire de l'institution des Maristes, devenue hôpital dès le début de la guerre.

Le Père Graly, ancien directeur de cet institut, écrivait en 1921 : *"Cet hôpital nous amena des hôtes glorieux, mais pas tous également désirables. Comment expliquer que d'une maison catholique par nature, on ait fait un hôpital russe ? Cela nous valut un avant-goût de la République soviétique prônée de nos jours..."*. Y aurait-il eu dans cet hôpital un soviét ?

LA NAISSANCE DE L'HÔPITAL RUSSE ET SON FONCTIONNEMENT

Pendant la première guerre mondiale, si le Var, loin du front, a été épargné par les opérations militaires, il fut particulièrement concerné par l'accueil des blessés et des malades. La Seyne en est un bel exemple, puisque la ville était devenue une commune hôpital suite à une note circulaire qui enjoignait la création de 900 lits supplémentaires pour recevoir les blessés militaires évacués du front.

L'Institut Sainte-Marie est ainsi réquisitionné dès le 6 août 1914 pour compléter l'hôpital maritime de Saint-Mandrier. Dès le départ, cette institution, devenue Hôpital Complémentaire n°4, intéresse le service de santé pour deux



raisons : sa proximité avec le réseau ferré, et ses grandes salles.

L'équipe médicale de l'H.C. n°4 est constituée de 6 médecins français, le docteur Laffont en assurant la direction.

Compte tenu des opérations très meurtrières du début du conflit, l'arrivée des blessés est considérable. Entre le 1^{er} septembre 1914 et le 15 mai 1915 on a enregistré l'arrivée de 47 convois avec plus de 7 300 blessés et malades dans le camp retranché de Toulon, 1 173 d'entre eux ayant été dirigés vers les hôpitaux de La Seyne. L'arrivée des convois, annoncée par télégramme provenant du préfet, se fait en général la nuit comme en témoigne un article du *Petit Var* daté du 14 janvier 1915.



	NOMS	CARACTERISTIQUES	CAPACITE D'ACCUEIL
HÔPITAUX EXISTANT AVANT LA GUERRE	Hôpital hospice	Voté, construit, inauguré par la municipalité socialiste en 1900	110 lits
	Hôpital de St Mandrier	Hôpital de la Marine, plus ancien que celui de Ste ANNE (1870 et 1916) spécialisé dans l'accueil des fiévreux, des malades atteints de paludisme et autres contagieux	Jusqu'à 1320 lits
HÔPITAUX DU TEMPS DE GUERRE	Institution STE Marie	Réquisitionné le 6 août 1914, devient H.C. n°4 Fermera en janvier 1919	550 lits (jusqu'à 615 lits)
	Hôpital civil ST Jean	Hôpital mixte (convention entre l'Etat et la commune), destiné à traiter les malades et blessés ramenus d'Orient.	103 lits fermera le 31 décembre 1918
	Patronage laïque	Devient le 1 ^{er} février 1915, une annexe de l'hôpital civil	32 lits
	Casino de Tamaris	Mis à la disposition par la famille de M. Pacha	320 lits
	Hôtel des Sablettes les Bains	Maison de convalescents militaires (A.C.M. N° 164)	30 lits
	Villa les Glycines	A.C.M. N° 168	20 lits
	Grand hôtel des Sablettes	H.C. N° 89 Spécialisé dans le traitement des tuberculeux (marins)	Sera le dernier à fermer (1920)
La Gatonne	Caserne désertée par mobilisation H.C. N° 88 Accueil des femmes employées à la Pyrotechnie.	80 lits	

D'autres extraits de presse nous renseignent sur l'évolution du profil de ces blessés ou malades :

- d'abord ce sont des militaires français provenant du territoire métropolitain ;
- puis à partir de 1915, ce sont des blessés arrivant du front d'Orient et de l'armée navale, le transport se faisant par navires hôpitaux ;

- enfin, à partir de 1916 les blessés ne sont plus majoritairement d'origine française, les malades et blessés russes sont de plus en plus nombreux ; d'où la décision prise de transformer l'hôpital militaire français des Maristes en un hôpital russe.

Cette décision s'explique par l'implication militaire plus grande des Russes sur le front d'Orient et la volonté de créer une base militaire russe à Toulon pour une meilleure collaboration avec les Alliés, sur le front de Macédoine.

Très vite, comme le souligne le général Drude, commandant la XV^e région, l'H.C. n°4 se démarque des autres établissements hospitaliers qui accueillent dans notre région des blessés ou malades russes. Il est le seul dans lequel tous les personnels, direction, médecins, infirmiers... malades sont entièrement russes. Il s'agit donc d'un hôpital où les questions de discipline sont réglementées selon l'usage établi dans l'armée russe. Des précisions sur la spécificité de cet hôpital, nous sont données par la presse locale :

TYPOLOGIE DES HÔPITAUX RUSSES

« L'hôpital complémentaire N°4 à La Seyne est au contraire une formation avec un personnel entièrement russe, sauf l'officier gestionnaire qui est français »



- *Le Petit Var* d'abord qui rend compte de sa création autour de Noël 1916 ;
- l'hebdomadaire toulonnais *Je dis tout* ensuite, qui souligne notamment que tous les personnels sont russes à l'exception du gestionnaire. L'équipe médicale y est importante et la direction y est assurée par le médecin principal de 1^{ère} classe, Pierre de Bielawenetz, entouré entre autres d'un médecin général, le médecin militaire Laskowsky.

MEDECIN CHEF RUSSE

« Le 3 Aout 1917 À L'hôpital de La Seyne-sur-Mer le médecin militaire Laskowsky en compagnie de l'interprète Grandclément (au centre) et de monsieur Maurin, officier d'administration du service de santé »



UN HÔPITAL RATTRAPÉ PAR L'HISTOIRE DE LA RUSSIE

À ses débuts, selon le service de santé de la XV^e région, le nombre de blessés et malades à l'hôpital russe de La Seyne n'excède pas 400. Certains de ces soldats y auront une "espérance de vie" courte ; cela s'expliquant par le trajet long depuis Salonique et périlleux du fait de la présence de sous-marins allemands.

LES CAUSES DE DECES A L'H.C. N°4.

Quelques exemples.

Etat civil	Date de décès	Cause de décès	Durée de vie à l'H.C.4 & âge
Agachkoff Vassili	30/09/17	Cancer de l'estomac	7 jours : 35 ans
Dvoinichnikof Sémonovitch	19/03/17	Tuberculose	4 mois et 8 j : 27 ans
Gontarenko Philippovitch	20/03/17	Pleurésie	2 jours : 28 ans
Grichinn Alexsie	29/12/16	Embolie pulmonaire	3 jours : 21 ans
Kalinine Michel	12/01/17	Pneumonie	17 jours : 21 ans
Kalougouin Ilya	24/06/17	Tuberculose	4 mois : 21 ans
Nikonienko Daniel	17/02/17	Blessure ouverte	3mois 15 j : 32 ans
Novoselof Alexis	23/02/17	Pleurésie, pneumonie	1mois 28j : 18 ans
Savtkovsky Nilota	28/02/17	Paludisme péritonite	8 jours : 20 ans
Savtchenko Alexis	25/02/17	Tuberculose, paludisme	1 jour : 43 ans
Tchegadaieff Piotr	01/8/17	Paludisme	1mois 21j : 23 ans

Très vite, l'hôpital des Maristes est concerné par les événements de Russie. En 1917, en effet, tous les soldats russes, y compris les blessés et les convalescents, regardent vers la lointaine Russie : la Révolution de février a éclaté et le Tsar abdicque début mars.

Si les informations concernant les événements russes tardent à arriver au sein du corps expéditionnaire, dans les hôpitaux, les blessés et les malades apprennent les nouvelles avant les soldats du front.

Dans l'immédiat, on note peu de répercussion sur l'attitude des troupes russes. Le gouvernement provisoire n'a-t-il pas déclaré : *"Toutes les directives principales du ministère de la guerre continuent à fonctionner, sous la direction du gouvernement provisoire"*.

Pourtant, si continuer la guerre reste la priorité du gouvernement et si personne ne parle du rapatriement du corps expéditionnaire, des changements interviennent au niveau du commandement militaire sur le front Ouest, jugé trop marqué par sa fidélité à l'Ancien Régime tsariste ; le but étant de réorganiser l'armée sur des bases démocratiques. Dans cet esprit, une mesure essentielle est adoptée : le *Prikase* n°1 (ordre du jour) qui sera proposé à tous les soldats, qu'ils soient sur le front ou dans les hôpitaux.

Ce *Prikase* marque la fin de l'ordre social ancien et comprend deux volets :

- le 1^{er} met fin aux mauvais traitements et châtiments corporels pour la troupe ;
- le 2nd volet concerne la participation démocratique des soldats qui deviennent "citoyens-soldats" et qui peuvent, à ce titre, participer à toutes les discussions politiques ou portant sur la vie quotidienne dans le cadre de comités de soldats élus ou soviets.

Ainsi, avec la création des soviets, la Révolution a gagné l'armée, mais aussi tous les hôpitaux de la XV^e région où l'absence relative de surveillance dans un premier temps et l'influence des colonies de Russes ont probablement joué un rôle majeur.

À La Seyne comme ailleurs, après la création du soviet, des assemblées du comité se tiennent à l'institut des Maristes, blessés et malades y discutent des conditions de leur vie quotidienne. Des améliorations sont demandées notamment sur le plan alimentaire, ce qui ne va pas sans poser de problèmes à l'économiste des Maristes, le Père Fanget, très sensible à la question du coût journalier.

Par ailleurs les blessés et malades de l'hôpital des Maristes, à l'image des soldats du corps expéditionnaire, entendaient discuter de leur retour éventuel sur le front, après leur guérison. Si dans un premier temps, hormis une infime minorité qui souhaitait le retour en Russie pour aider la Révolution, la quasi-totalité reste loyaliste et prête à participer aux dernières offensives, il n'en sera plus de même après avril 1917.

La Révolution russe aurait-elle gagné l'hôpital des Maristes au point de parler comme le fait le Père Graly "d'avant-goût de la République soviétique" ? Cette thèse est partagée par P. Poitevin qui écrit un ouvrage de référence en 1938 et qui sera quasiment l'analyse de l'État-major français.

Partout l'état d'esprit de ces comités change. Il en résulte une inquiétude pour les autorités françaises qui redoutent une contagion entre les deux armées.

- des actes d'indiscipline avec la perte d'autorité des officiers, la volonté de n'obéir qu'aux délégués des comités ;
- la peur de la contagion révolutionnaire auprès des soldats français et l'inquiétude des sentiments anti-français et pacifistes par le biais notamment de la propagande.

Quelques extraits d'une lettre du commissaire spécial de Cannes, datée du 28 juin 1917 et envoyée au capitaine Catusse, chef du B.C.R. à Toulon, traduisent bien l'analyse faite par les militaires :

"La Révolution russe, apportant la liberté à des hommes sans instruction ni éducation, a malheureusement produit des résultats imprévus... En outre l'organisation des comités de soldats en Russie a été copiée en France... Les actes nombreux d'indiscipline, l'intrusion de la politique dans l'armée russe, sont d'autant plus fâcheux, qu'ils constituent de mauvais exemples pour les soldats français".

Des tentatives de réponse avaient déjà été avancées comme l'évacuation immédiate des soldats guéris, des meneurs ou l'interdiction des rencontres entre civils et militaires, mais aucune de ces solutions n'avait pu être appliquée dans l'immédiat.

LA "MAUVAISE CONDUITE" DES SOLDATS RUSSES HOSPITALISÉS

Dans ce climat de "mauvaise conduite générale", La Seyne ne fait pas exception. Un soviet y a été constitué et le 12 juillet, le Père Fanget, gestionnaire, dans un courrier au directeur général du Service de Santé de la Place de Toulon, porte à sa connaissance tous les problèmes rencontrés dans cet établissement des Maristes :

- affaiblissement de l'esprit de discipline;
- non respect des plantations et du droit de propriété privé (vols de fruits dans les jardins réservés aux Pères maristes);
- des déchets de toutes sortes, des déjections humaines envahissent les jardins ;
- mais aussi trafic avec des civils de l'extérieur et notamment des enfants qui, par dessus le mur d'enceinte, introduisent liquides et victuailles;
- peur que, par manque de surveillance, des personnes éhontées (sic) ne soient introduites la nuit dans l'hôpital.

UNE SURVEILLANCE ACCRUE

La surveillance des Russes s'accroît, impulsée par des ordres émanant directement de Foch, chef d'État-major mais aussi Ministre de la Guerre. Celui daté du 17 mai 1917, destiné d'abord au commandant en chef des armées du Nord et du Nord-Est et généralisé ensuite, en est un bel exemple. On peut y lire notamment : "Je vous prie de me renseigner le plus tôt possible sur l'état moral de la troupe et des officiers de ces brigades, sur l'organisation des comités et sur l'influence qu'ils semblent devoir exercer".

Cela va susciter une multitude de rapports, établis notamment par la Sûreté générale. Tous soulignent le mauvais comportement des Russes qui se traduit par :

LE « DANGER » DES SOVIETS ET DES RUSSES DANS LA XV^e REGION

QUELQUES EXEMPLES			
LIEUX	SOURCES/DATES	INCIDENTS	REponses/MESURES
CANNES	11/06/17 ; Sureté générale	2 délégués du comité de Hyères sont à Cannes pour rencontrer le comité local ; Réunion des délégués + quelques civils à l'hôpital continental ; Propagande faite par des civils parmi les soldats ; Comités sont recrutés par autorités françaises et changement des médecins militaires à l'hôpital Bellevue et du Parc ;	Réunion interdite mais s'est tenue dans un restaurant.
CANNES	12/06/17 ; rapport inspection	Nombreux méfaits/ indiscipline/ abus d'alcool ; Défaut de nourriture à l'hôtel continental, n° 103	Evacuer au plus vite soldats guéris ; A évacuer sur Hyères et d'abord les meneurs, (50 par jour)
HYERES	19/06/17 ; préfet maritime	Actes d'indiscipline/ mauvaise influence auprès des soldats français ; le comité fait la loi	Détachement russe à destination de Marseille ; Incident en gare de Toulon.
CANNES	24/06/17 ; rapport occidental	Désobéissance des soldats guéris (contre règlement) ; Propagande auprès des militaires par des agents de l'AIL et de l'« anarchie » ; Événement (pêche dispensée en qq. jours dans la ville) ; Médecins chefs escadrs, menaces de mort ; Indiscipline organisée (soldats dangereux ?)	Un seul remède : l'évacuation immédiate ou les apaiser dans différents hôp. de la région Réponse du gouverneur : La Guardia !! Ne pas attendre la disponibilité du dépôt de Hyères. Déjà détachement depuis Hyères de 200 Russes embarqués à bord du vapeur Irritama. Par d'incident malgré la présence de soldats représentant le comité de soldats qui exigent une réunion journalière, meilleure ration allim. Faire respecter les règles (interdiction aux étrangers) Inciter tous les hospitalisés de Cannes dans un seul hôp (Jusq. Prince de Galles, 700 places) = personnel entièrement russe.
CANNES	26/06/17 ; C.R. médecin chef	Mémoire d'un soldat russe contre la France ; Mées blanchistes et autres socialistes A.R. ; Présence de croix russes ou non russes dans les hôp. Comité à Hyères, se vusier abstr. qu'aucun comité existait.	

Persuadé que l'existence du soviet envenime la situation, le gestionnaire demande des mesures disciplinaires urgentes. Selon l'historien R. Adam, le changement de comportement des soldats russes serait à mettre en relation avec l'échec cuisant de l'offensive Nivelles d'avril 1917. Pour le corps expéditionnaire russe, le bilan en vies humaines ayant été très lourd, plus question pour eux d'obéir à l'ancien commandement tsariste ; le retrait des troupes des zones de combat avec transfert dans un camp à l'intérieur est fermement exigé suite à une manifestation contre le commandement russe organisée le 13 mai. Face à ce refus d'obéissance,

les autorités militaires françaises s'inquiètent, d'autant qu'à partir du 29 avril les troupes de l'armée française sont touchées par des mouvements de contestation. Pour l'État-major français, cette journée du 1^{er} mai russe est peut-être le point de départ d'une contagion. Aussi est-il décidé de regrouper les troupes russes au camp de La Courtine (Creuse).

En fait, le regroupement à La Courtine ne va pas régler les problèmes d'indiscipline dans les établissements hospitaliers de la XV^e région et particulièrement à La Seyne. De nouvelles mesures vont donc être prises par les autorités françaises.

Pour l'hôpital russe, une fin annoncée avec les contrecoups de la Révolution d'octobre

À La Seyne, le climat y demeure tout autant trouble et dégradé. En témoignent des documents d'archives relatant des échanges entre le Service de Santé de la Place de Toulon et le commandant de la XV^e région.

On y apprend dans un premier temps que le nouveau délégué de La Croix-Rouge Russe s'est rendu sur place pour tenter d'apaiser la situation. Pour cela, après avoir nommé un nouveau chef militaire russe dans l'établissement, il crée un troisième soviet. Puis, il renégocie avec l'économiste les conventions passées concernant l'alimentation et l'utilisation de l'unique cuisine.

Pourtant, malgré la prise en compte des demandes du soviet, un deuxième courrier montre que la situation s'est dégradée. En effet, outre les faits déjà cités, indiscipline, vols divers, alcoolisme, trafic avec l'extérieur, le rapport souligne l'inquiétude politique due à la présence de civils liés au nouveau chef militaire. On parle de nombreuses demandes de repas pour des visiteurs.

Mais qui sont-ils, ces visiteurs ?
Ne seraient-ils pas de dangereux léninistes ?

L'inquiétude est à son comble, d'autant qu'on apprend le 22 juillet 1917 que 250 hommes guéris de la Place de Toulon, dont des Seynois, ont refusé d'embarquer pour Salonique.

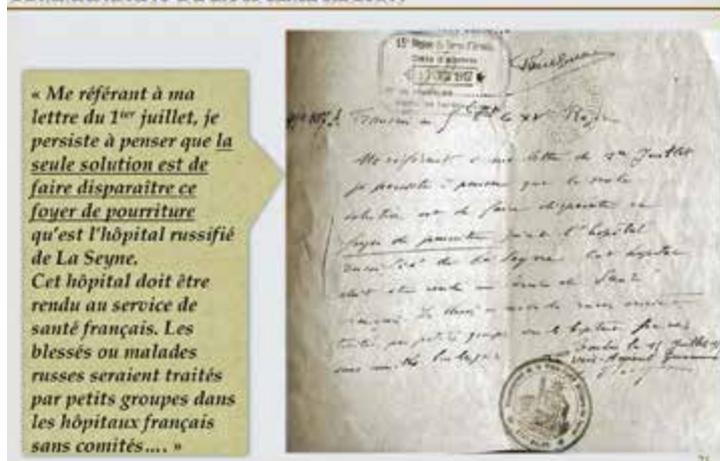
Y aurait-il à La Seyne un risque de "révolution" ?

Pour l'État-major français, une certitude : il faut, dans tous les hôpitaux, traquer la propagande pacifiste et révolutionnaire avant que les propos tenus par les différents soviets ne gagnent tous les soldats, et envisager l'évacuation des soldats russes.

À La Seyne seront appliquées les propositions du gouverneur de Région à savoir :

"Faire disparaître ce foyer de "pourriture" qu'est l'hôpital russifié de La Seyne. Cet hôpital doit être rendu au service de santé français. Les blessés ou malades russes seraient traités par petits groupes, dans les hôpitaux français, sans comité".

LETTRE DU VICE AMIRAL GOUVERNEUR DE TOULON AU COMMANDANT DE LA 15 IÈME REGION



Réponse manuscrite du 15 juillet 1917

Le 30 août 1917 une nouvelle organisation de l'hôpital des Maristes est donc envisagée :

"L'H.C. n°4 de La Seyne devient un hôpital militaire complémentaire sous la direction d'un médecin chef responsable français, qui devra toutefois être un médecin parlant le russe".

En attendant que ce schéma se mette en place, l'évacuation se poursuit avec le détachement des militaires réformés à destination de la Bretagne. Ainsi, 122 militaires russes réformés quitteront Toulon, parmi lesquels des Seynois.

Avec la fin de l'année 1917, la fin de l'hôpital des Maristes se précipite suite à deux événements majeurs : La Courtine et la Révolution bolchevique.

Tous les soldats russes sont perçus comme des ennemis

À La Courtine, très vite, après l'arrivée des brigades russes, le camp va passer sous le contrôle des comités. Pour les autorités, cette mutinerie étant devenue inacceptable, le plan d'intervention est lancé le 19 septembre 1918 au soir et, après plusieurs bombardements, les mutins finissent par se rendre.

Pourtant, l'arrestation des meneurs n'a pas ramené le calme politique ; au contraire, un fort état d'esprit révolutionnaire mélangé de haine contre leurs officiers et la France règne parmi les 8 000 hommes.

Dans ces conditions, on comprend que la Révolution d'octobre ait été accueillie avec enthousiasme par les soldats russes. La victoire des Bolcheviks, pour eux, représente la fin de la guerre, le retour au pays et une nouvelle ère pour les peuples.

Pour l'heure, il faut régler le sort des soldats russes. Après interrogatoire s'opère un classement en trois catégories :

- "les volontaires" qui iront travailler sur le territoire français ;
- ceux qui rejoindront l'armée française sur le front ; mais sans soviet ;
- les irréductibles, c'est-à-dire les meneurs, jugés dangereux, qui seront déportés en Algérie pour être utilisés dans des travaux agricoles.

Pour les autorités militaires françaises, l'arrivée des Bolcheviks au pouvoir a changé la donne puisqu'ils arrêtent la guerre. Il faut donc accélérer le tri qui sera terminé le 6 janvier 1918.

Après ces deux épisodes, la peur de la propagande révolutionnaire et de la contagion étant à son apogée, le repérage de dangereux meneurs s'accroît, ce qu'attestent de nombreux rapports ou courriers. Une lettre provenant du commandant de la XV^e Région, le général Legrand, ne relève-t-elle pas, à Hyères ou à Cannes, la présence de sujets dangereux avec un sentiment antifrançais et l'existence d'un soviet puissant en relation avec un soviet général à Courneau ?

À La Seyne, y a-t-il eu chez les Maristes de dangereux meneurs susceptibles de menacer l'ordre établi en mettant en place une République soviétique selon la thèse de Pierre Poitevin ?

Deux types d'analyse s'affrontent :

- D'abord celle allant dans le sens d'une situation dangereuse voire révolutionnaire avec un soviet déterminé et menaçant l'ordre public. Trois documents dont on dispose peuvent alimenter cette thèse : le témoignage du Père Graly, qui parle "d'un hystérique (qui) présidait au soviet du moment et (qui) ne se déplaçait jamais... sans une escorte de 4 hommes", une lettre émanant du ministre de La Guerre et adressée au gouverneur de la XV^e région en date du 27 novembre où l'on peut lire : "Je vous serais obligé de donner les instructions nécessaires pour que cette évacuation des militaires russes de La Seyne soit effectuée dans le plus bref délai..."

Enfin les extraits d'un entretien entre le général Legrand, commandant la XV^e région et le colonel Garnovsky, commandant la base russe. Pour ce dernier la situation grave serait due "à la colonie russe du littoral qui renfermerait en grande majorité des éléments révolutionnaires très dangereux dont l'influence a été très grande sur la troupe avec laquelle on les a trop aisément laissés se mettre en contact".

- Pour la seconde thèse, nous manquons de documents mais il nous faut cependant citer les travaux récents réalisés par R. Adam. Pour cet historien, la radicalisation et l'organisation des soviets, ne résulteraient pas d'une influence venant de l'extérieur mais seraient dues essentiellement aux batailles très meurtrières, et surtout au processus de haine des soldats à l'égard des "barines" qui leur imposent une discipline de fer..

Que vont devenir les soldats russes blessés ou malades ?

Pour tous un seul mot : évacuation dès qu'est opéré le triage en trois catégories.

Une note de l'État-major français, datée du 3 janvier 1918,

Lieu	aptés au travail	inaptes	malades	arrêtés et mis en prison
Hyères	846	24	21	3
La Seyne	174			290
Cannes	395			400
Orange	161			20
Digne	49		2	41
Toulon	0	15		
Marseille		7		45
Total	1625	46	23	799

Choix : candidats : 1625 hommes
 aptés : 116
 inaptes : 23
 malades et candidats : 40
 candidats Afrique : 22

Le 1^{er} Janvier 1918
Le chef. Legrand

TRI DES SOLDATS RUSSES - XV ^{ÈME} RÉGION					
Situation au 1er janvier 1918					
Lieux	Aptes au travail		Inaptes	Malades (Hôpitaux)	Arrêtés et mis en prison Candidats Afrique (mauvais sujets)
	Partis les 29 & 30 décembre 1917	À expédier			
Hyères	846	24	21	3	13
La Seyne	174			290	2
Cannes	395			400	3
Orange	161			20	3
Digne	49		2	41	1
Toulon	0	15			
Marseille		7		45	
Total	1625	46	23	799	22

nous précise que tous les aptes sont partis à ce jour, sauf ceux que l'on maintient pour assurer les services de secrétariat de la base russe de Toulon ou servant dans les magasins. Par ailleurs on note que deux hommes font partie des candidats pour l'Afrique.

Enfin beaucoup sont malades : 290 pour La Seyne, 1 625 sur la région. Il est prévu pour ces derniers de tous les regrouper sur La Seyne pour mieux les contrôler et mieux organiser les détachements de travailleurs, par paquets de 27, une fois devenus aptes. Ainsi, "Cannes, Hyères, Orange, Digne et Marseille seront complètement nettoyés".

Pourtant, dès le 8 janvier, on admet que le regroupement total sur La Seyne ne sera pas possible, sa capacité d'accueil ne le permet pas. En témoigne un message téléphonique provenant du commandant de la XV^e région, le général Legrand :

"Il y a lieu de prévoir qu'un nombre assez important de blessés et de malades resteront en traitement à La Seyne et peut-être à Cannes. Pour la liquidation de ces organisations, il serait utile de maintenir provisoirement à Toulon le colonel Garnovsky, comme intermédiaire... Marseille le 8 janvier 1918".

L'établissement fermera tardivement après l'armistice.

CONCLUSION

Au total, l'histoire mouvementée des Maristes reste une histoire peu connue et les recherches dans ce domaine sont loin d'être terminées. Il est possible que des réponses aux questions posées soient dans les archives déposées à l'université de Columbia à New York et contenant de nombreux comptes rendus des comités russes ou encore dans les mémoires de guerre de ces soldats russes que commencent à publier leurs descendants.



BIBLIOGRAPHIE

Archives :

- Presse : *Petit var ; Je dis tout ;*
- C/R des séances du conseil municipal de La Seyne-sur-Mer ;
- Service historique de la Défense de Vincennes.

- Rémi Adam, *La révolte des soldats russes en France*, les Bons caractères, 2007.
- Yves Domange, 2012. *Les croix épées dites russes des monuments aux morts des communes du canton de Reignier*, www.la-salevienne.org, 2012
- Gérard Gorokhoff et Andreï Korliakhov. *Le Corps Expéditionnaire russe en France et à Salonique, 1916-1918* YMC-Presses, Paris, 2003.
- *L'Institution Sainte-Marie 1849-1999*- Association des anciens élèves, 1999.
- *L'Entrée de Toulon dans la Grande Guerre (1914-1917)* Académie du Var, Autres Temps Éditions, 2014.

Irène Tautil, une passion russe



Aborder les relations entre La Seyne et la Russie ne pouvait se faire sans évoquer Irène Tautil qui a été professeur de russe au collège Curie et au lycée Beaussier de 1969 à 1996. Le "russe" s'identifiait à Irène, "Une institution dans l'institution" pour Fanny, ancienne élève. Mais Irène Tautil a été aussi une grande militante syndicale, politique et le reste encore aujourd'hui.

IRÈNE, PROFESSEUR À BEAUSSIER, BIENVEILLANTE ET ENGAGÉE

Irène, pour ses anciens collègues, était certes une militante, mais aussi une femme généreuse, attentive aux difficultés de chacun. Elle associait autant qu'elle le pouvait les "nouveaux" à la vie du lycée. J'en ai fait l'expérience moi-même sur le plan syndical mais aussi cette nouvelle collègue qui se souvient de son arrivée dans le lycée "combien impressionnant par ses dimensions et son dynamisme", accueillie par Irène "avec toute la bienveillance qui était la sienne".

Bienveillance, confiance, sérénité, gentillesse qualifient Irène. "Je n'ai pas le souvenir d'avoir jamais vu Irène s'énerver, raconte Mireille ancienne élève, nous avions une confiance totale en Irène. Je serai allée dans le désert à pied sans jamais me poser de questions". "Une femme toujours souriante et gentille, très vite devenue mon amie, dit Lucie, professeur russe à Berdiansk. Je l'ai très vite appelée Irotchka, diminutif d'Irène".

Nous sommes nombreux à avoir participé à un voyage en Russie organisé par Irène, dévouée et responsable, soucieuse de partager son amour de la Russie.

Andrée raconte qu'au cours de l'un de ses voyages, la guide, Nathalie (sic), ne comprenait pas comment Irène - la chef du groupe - pouvait partager sa chambre avec une simple participante.

Ces propos et d'autres à relents antisémites choquaient Irène et Andrée se souvient : "Rien n'ébranlait la fidélité d'Irène à ses convictions en même temps que son profond respect pour les personnes en l'absence de tout préjugé".

Fanny ancienne élève, elle-même militante ajoute : "Irène est pour moi un repère dans toutes les manifs : manif pour la paix, manif pour la justice, manif pour nos droits... manif pour la vie".



Irène, militante (à droite)

IRÈNE, ENFANT DE MINEUR POLONAIS DANS LE PAS-DE-CALAIS

Irène est née en 1936 à Brodla au Sud de la Pologne en Galicie. Son père et sa mère ont émigré de Pologne.

"Mon père considérait que son pays l'avait vendu à la France. "Ils" venaient recruter les Polonais pour travailler dans les mines, les Allemands le faisaient et les Français aussi. Mon père disait "j'ai cherché longtemps du travail en Pologne, à chaque fois on me disait : "il y en a en France" et je répondais : je me suis battu pour la Pologne, pas pour la France. Il est parti en France et ma mère de son côté a été recrutée pour aller travailler dans les fermes en France, dans une ferme dans le Pas-de-Calais."

"Tu peux partir en France, lui dit son père, mais tu vas te confesser". Elle s'est confessée mais le curé ne lui a pas donné l'absolution, raconte-t-elle, parce qu'elle allait dans un pays de perdition, un pays mal famé. Elle est sortie de l'église en pleurant et ne l'a pas dit à son père.

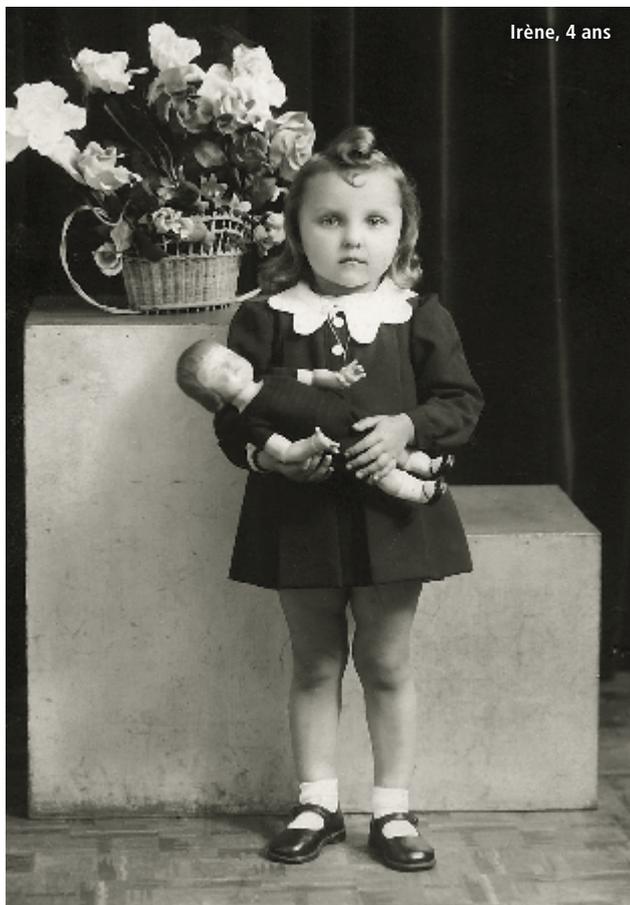
Marie, sa mère, a subi le racisme anti-polonais, comme il y avait un racisme anti-italien. Elle était valet de ferme : elle nettoyait porcheries et étables, dormait au-dessus des étables, les mauvais traitements étaient courants. Elle cirait les chaussures des patrons qui tendaient la jambe et ne manquaient pas à l'occasion de lui donner un coup de pied. Mais cela ne dura pas.

Marie rencontre Stanislas dit Stanis, dans la ferme où elle travaillait. Stanis, naturellement révolté, a été expulsé de la mine où il travaillait, il s'est caché dans les fermes. Marie et Stanis se marient. Stanis repart travailler dans les mines. Marie fait des lessives ou ramasse les pommes de terre et les betteraves... pendant que Stanis fait la grève en 1936.

En réalité Marie et Stanis ne sont pas les parents biologiques d'Irène.

"Je suis la fille de la sœur de ma mère. Ma mère était déjà en France avec mon père. Sa sœur m'a eu comme fille-mère. Mon grand-père très catholique l'a mise dehors. Paraît-il très gentil, il accueillait tout le monde à sa table, mais il a chassé sa fille. Elle m'a abandonnée et sa sœur, ma mère, m'a récupérée".

À deux ans et demi Irène arrive en France accompagnée par une femme payée pour cela qui ramenait une autre petite fille. Irène se souvient du chocolat que lui offrait sa mère et



des petites robes qu'elle avait achetées pour elle. Jusqu'à l'âge de cinq ans, Irène parle polonais puis elle devient bilingue. Elle porte le nom de ses parents mais découvre son histoire familiale au moment où elle entre à l'École Normale. Elle retrouve alors le nom de sa famille biologique Gac. Elle obtient la nationalité française à 18 ans.

DES MINEURS RÉSISTANTS

Irène se souvient de la période de la guerre. Son père appartenait à un groupe de résistants, nombreux dans la mine, dirigé par Wladimir Lawrynovitch, un Russe. Il y avait aussi un Tchèque et un Français algérien, des résistants proches des communistes. Femmes et hommes distribuaient des tracts. Ils organisaient le sabotage de la ligne de chemin de fer.

"Pendant la guerre, je me souviens le soir, nous les enfants on ne sortait pas, on ne nous laissait pas sortir, on n'était que deux dans la cité, on était bien choyés. Des gens venaient et mes parents disaient "c'est des gens qu'il faut cacher". Ce devait être des juifs, venus de Pologne, je me souviens qu'ils parlaient polonais. Ils les cachaient. Ma mère a réussi à cacher cette vieille dame russe juive qui vendait des vêtements, elle avait un baluchon sur le dos. Elle portait l'étoile jaune et ma mère l'a cachée. On avait deux pièces une en bas, une en haut, un escalier, il y avait la cave, ma mère a réussi à la cacher quelque temps. Après je ne sais pas ce qu'elle est devenue".

À la Libération les résistants de la mine sont allés accueillir les Anglais qui débarquaient, ils allaient aussi accueillir les Polonais nombreux dans les rangs anglais.

Irène raconte :

"Ils sont allés avec un drapeau tricolore. Moi j'avais huit ans, ma copine aussi et ils avaient écrit sur la banderole "Vive le franc", ils voulaient écrire "Vive la France". Alors j'ai dit "mais ils ont fait une faute". Les autres ne disaient rien. Ils parlaient très mal le français ou pas du tout. Alors le franc ou la France c'était pareil. J'ai dit à ma copine : "il faut leur dire, ils ne peuvent pas y aller avec ça". Elle me dit : "dis-le toi", alors je l'ai dit, elle avait un peu peur de son père, il m'a engueulée, il a dit "vous les enfants, ne vous mêlez de rien". Et ils sont partis avec "Vive le franc" accueillir les Anglais !"



LA FAMILLE POLONO-RUSSE D'IRÈNE

À la fin de la guerre, la famille d'Irène, comme beaucoup de Polonais, souhaite repartir en Pologne pour reconstruire une Pologne nouvelle. Mais les grandes grèves de 1947 et la fermeture des frontières les en empêchent. Pourtant la mère d'Irène y retourne pour revoir sa famille. Elle revient avec beaucoup de difficultés, mais chargée des produits de la ferme de ses parents (farine, lard, saucisson, pruneaux...), ravitaillement bienvenu en cette époque de pénurie alimentaire. Le chef du groupe de résistants, Wladimir Lawrynowitch, retourne en Russie via Varsovie, avec sa femme et sa fille Jeanine, amie d'Irène :

"Que sont-ils devenus ? se demande Irène. On ne l'a jamais su. On a toujours dit : ils ont dû avoir un poste important, mais est-ce qu'ils n'ont pas subi la répression stalinienne plutôt ?"



Irène et sa mère
devant la maison du coron

Le père d'Irène pro-russe est un grand admirateur de l'Union soviétique, contrairement à beaucoup de Polonais de la mine. Comment l'expliquer ?

"Pendant la guerre d'indépendance polonaise anti-bolchévique, il a été fait prisonnier par les Russes et il a été assez bien traité, explique Irène. Quand il est revenu en Pologne, il n'avait pas du tout été endoctriné et il était revenu avec une bonne impression des Russes.

En Pologne, il y avait un climat anti-russe et tous les prisonniers étaient soupçonnés d'être contaminés par le communisme. Mon père ne l'était pas, il était tout simplement révolté à l'époque, contre l'armée, contre les curés. Il y avait tout un ferment pour qu'il devienne... disons communiste".

Néanmoins Irène est élevée dans le culte de la Pologne et compte bien y retourner pour construire la Pologne nouvelle : *"Je travaillais bien, je serais quelqu'un d'important en Pologne, on en avait besoin".* En même temps le représentant de la CGT de la mine lui dit : *"Travaille bien parce que nous aussi on aura besoin de toi".* Tout l'incite alors à bien travailler à l'école. Irène est la seule à suivre des études dans la cité minière.

"J'étais la seule dans toute la cité minière à faire des études, avec un garçon, le frère d'une de mes copines qui, elle, a été mariée à 15 ans, tandis que son frère suivait des études. Je me souviens être allée voir son père, elle, elle avait peur. Elle et sa sœur ont été mariées à toute vitesse. Je ne voulais pas qu'elle se marie, je trouvais ça scandaleux, j'ai dit "je vais parler à ton père". Elle a été mariée et je ne l'ai plus revue après. On avait trouvé des célibataires polonais qui cherchaient des femmes. Le père était content parce qu'il avait casé ses filles, il pouvait s'occuper des études de son fils".



Irène à l'école
(première à gauche
au premier rang)

Chez ces mineurs polonais du sud de la Pologne, il n'y avait pas d'animosité envers la Russie. Il est vrai, reconnaît Irène, que dans l'histoire (au XIX^e siècle) ce Sud de la Pologne a été occupé par les Autrichiens plus libéraux, qui donnaient plus d'autonomie et, par exemple, autorisaient l'enseignement du polonais. Cette population plus libre a été au cœur de la polonité au moment de l'indépendance après la Première Guerre.

Irène apprend tout naturellement le polonais. Elle bénéficie de l'enseignement de l'instituteur polonais autorisé dans le cadre de la convention des travailleurs immigrés polonais. Mais cet homme avait une autre vertu pour les parents d'Irène, il jouait merveilleusement bien du violon, ce qui ne pouvait que réjouir son père qui lui-même était fou de violon. Ce maître a continué à donner des cours de violon à Irène à qui on avait offert un violon tzigane venu de Pologne. Et voilà notre jeune Irène jouant avec d'autres musiciens du coron dont deux voisins hongrois.

"Tous les Polonais aimaient bien chanter, danser. Un peu tous les slaves sont comme ça. J'ai joué dans plein d'orchestres. Il y avait beaucoup de fêtes, de spectacles qu'on organisait. On avait une chorale, ça chantait beaucoup. J'ai beaucoup aimé cette période. Cette vie riche dans les coronas où l'on était si pauvre".

Et le russe dans tout cela ?

Après s'être passionnée pour la littérature polonaise en suivant ses études à la faculté de Lille où Irène envisage d'enseigner le polonais, le poste promis lui passe sous le nez. Irène avait obtenu sa licence de polonais et un certificat de russe avec un professeur passionné de polonais et de russe, homme d'un autre temps, mais d'une grande culture, littéraire surtout. Irène plonge alors dans cette littérature russe dont elle se passionnera.



LA DÉCOUVERTE DE LA RUSSIE : LE PREMIER VOYAGE EN 1959

En 1959, en tant qu'étudiante, Irène participe au premier échange organisé en Russie, du 15 novembre au 15 décembre, 15 jours à Moscou, 15 jours à Léninegrad. Elle découvre le froid russe, mais aussi l'enthousiasme des gens qui l'accueillent.

Cela fait un an que De Gaulle est au pouvoir et les Russes aiment De Gaulle. Sa présence n'y est pas pour rien dans le début de ces échanges. Irène raconte :

"Je me souviens, j'avais un Canard enchaîné sous le bras quand je suis montée dans le train, un journal qui était anti-gaulliste. Ça a choqué les russes qui adoraient De Gaulle [...] Le groupe de Français était composé de quelques étudiants envoyés par diverses facultés, mais surtout d'adultes, professeurs de français, de linguistique, enfants de russes blancs dont l'objectif était d'intégrer un consulat ou une ambassade. Il y avait, par exemple, la fille de l'amiral Paquet de la compagnie Paquet à Toulon. Ils étaient tous très bien habillés, des bourgeois".

Seule Irène, licence de russe et de polonais en poche, et un autre étudiant de russe, futur inspecteur, se destinaient à l'enseignement, tous deux d'origine ouvrière. Tandis qu'ils voyagent en train en seconde classe, ils sont royalement accueillis par leurs homologues russes : logement à l'hôtel, accompagnés par le représentant du ministère de la Culture.

Irène se souvient : "On logeait dans un hôtel bien russe, pas prévu pour les étrangers. On était surpris mais c'était quand même formidable pour moi qui n'allais jamais à l'hôtel.

On a été invité à l'ambassade de France à Moscou.

Moi, je n'avais pas de robe longue, ça n'existait pas chez nous, donc je suis venue avec mon duffle-coat et puis j'avais une grosse jupe bien chaude. Les autres sont venus fringués, alors pas possible ! J'étais toute seule dans mon coin".

Irène est accueillie à la radio, pourtant l'ambassadeur leur avait dit de ne pas parler à la radio : "Moi j'avais tout oublié, j'ai été invitée à la radio, j'ai parlé, j'étais contente. Comme j'étais fille de mineur, j'étais très bien vue par les Russes. Les Russes m'ont adorée, moi je les adorais vraiment, une amitié est née à ce moment-là. Dès que je pouvais je revenais en Russie".

Irène fait des rencontres. Elle rencontre une première famille d'anciens nobles, installée dans leur ancien hôtel particulier à qui on avait laissé deux pièces. Ils avaient conservé leur belle vaisselle, le mobilier, les tableaux, les tapis et toute la richesse d'une autre époque. Ces nobles avaient pris fait et cause pour la révolution bolchevique et contre le tsarisme. Inquiétés par Staline à la fin des années 30, l'arrivée de Khrouchtchev qui avait lu son fameux rapport, les ravissait. "Bien sûr des membres de leur famille avaient émigré en France. J'admirais leur grande culture, leurs convictions profondes, leur patriotisme".

Les étudiants rencontrent aussi des "babouchkas" installées dans des isbas, maison en bois clôturée, où il faisait froid. Avec le nouveau régime, ces habitants espéraient tous avoir un appartement avec chauffage et salle de bain dans les futurs immeubles qui devaient être construits. Et puis l'étonnement vient de ces étudiants, scientifiques, dont l'idéal était de s'installer dans la ville d'avenir, à Novossibirsk à 2 000 km au sud-est de Moscou. La situation des chercheurs s'est bien détériorée depuis.

Irène découvre la culture, la musique : "Je faisais de la musique de coron, de la musique dans des petits orchestres, dit-elle, et là-bas, j'ai découvert le Bolchoï, la grande musique classique".



Après quinze jours passés à Moscou, le groupe s'installe à Léninegrad. "C'était l'hiver, une atmosphère différente, des jours très courts. C'était la ville de Pouchkine et de Dostoïevski. Dans la maison de Pouchkine tous déclament des poèmes, s'enthousiasme Irène. On faisait des itinéraires lit-

téraires avec des gens qui déclamaient des poèmes, comme les Russes pouvaient le faire dans la rue, à cette époque, au cours de meetings, dans la neige. C'était le rêve".

Irène est séduite par cette ambiance culturelle, par tous ces gens épris de littérature, de poésie et bons connaisseurs de la littérature française.

UNE PASSION POUR LA LITTÉRATURE RUSSE

Pouchkine, Tolstoï, Dostoïevsky, Maïakovsky enthousiasment Irène

L'histoire russe du XIX^e siècle passionne Irène comme elle se passionne pour la révolution d'octobre.

"Toute cette littérature du XIX^e siècle m'a passionnée tout entière, le mouvement des idées avant toute chose, le mouvement politique des idées progressistes. Ce mouvement des idées qui a abouti à la révolution de 1917. J'ai marché dans tout ça. Comme j'ai marché pour toute cette littérature russe et soviétique. Évidemment il y a toujours eu un régime très dur, que ce soit celui des soviétiques ou celui des tsars, mais il y avait toujours des gens qui se révoltaient".

C'est le cas de tous ces écrivains chers à Irène.

Pouchkine (1799-1837), le premier grand poète russe qui parlait et écrivait en français. Descendant d'esclave éthiopien, qui fut anobli et envoyé à la cour de Louis XIV par Pierre le Grand pour apprendre la construction de bateaux, les mathématiques, la géométrie... Irène faisait apprendre des poèmes de Pouchkine à ses élèves dont celui sur sa ville, Saint-Pétersbourg.

*Oui, je t'aime, cité, création de Pierre,
J'aime le morne aspect de ta vaste rivière,
J'aime tes dômes d'or où l'oiseau fait son nid,
Et tes grilles d'airain et tes quais de granit,
Mais ce qu'avant tout j'aime, ô cité d'espérance,
C'est de tes blanches nuits la douce transparence.*
Pouchkine, *Le Cavalier de Bronze*, extrait.

"Pouchkine avait des idées révolutionnaires ou du moins progressistes et comme d'autres il a été exilé dans le Caucase. Il meurt en duel à l'âge de 37 ans comme beaucoup d'autres dans la trentaine. Vitovsky l'a chanté, lui-même auteur qui n'a jamais été reconnu comme poète".

En ce XIX^e siècle romantique russe, Irène met en avant Tolstoï, de la grande noblesse, propriétaire de serfs qui décide de partager ses terres contre l'avis de sa famille. "Un peu révolutionnaire, dit Irène. Ainsi à la fin de sa vie il quitte tout, la terre doit appartenir à ceux qui la travaillent". Croyant, "le royaume de Dieu est en nous", il est excommunié.

"Dostoïevsky avait une très grande connaissance de la population, de la situation russe, des problèmes individuels russes. Son histoire est celle de beaucoup d'écrivains qui

complotaient contre le Tsar, dans la Russie du XIX^e, pleine de révoltes. Avec d'autres intellectuels, Dostoïevski a été condamné à 10 ans en Sibérie. Nicolas I^{er} les a condamnés à mort d'abord, tout en sachant qu'il allait commuer la peine en prison et en déportation. Il y a eu une mise en scène horrible, réelle. On les a mis face au poteau, on leur a passé la corde au cou et un coursier du tsar est arrivé en disant qu'ils étaient graciés. Dostoïevski décrit ça dans *L'Idiot*, il décrit ce que ressent le condamné à mort. Il a été déporté 10 ans en Sibérie, ce qu'il décrit dans *Souvenirs de la maison des morts*".

Et puis Maïakovsky, né en 1893, "le plus grand poète révolutionnaire a adhéré au parti bolchévique. Il a fait la révolution de 1905. Il a beaucoup d'enthousiasme pour la révolution de 1917. Il pensait que les poètes devaient s'engager et ne pas se suicider. S'il glorifie Lénine, il est contre toute idôlatry. Contre la réunionnisme qui paralyse l'action, il écrit le poème *Les réunionneurs*. Il était contre tous les conformismes, contre la bourgeoisie et ses valeurs. En 1930, il se suicide. Période de déconvenue de sa relation amoureuse avec Lilli Brik (sœur d'Elsa Triolet), mais aussi déconvenue politique avec la création de la NEP et le devenir de la Révolution". Il écrit : "Je meurs, n'en accusez personne. Pas de cancan. Le défunt avait ça en horreur. Pardonnez-moi, ceci n'est pas un moyen, mais moi je n'ai pas d'autre issue".

Irène transmet sa passion de l'histoire, de la littérature, de la langue russe, du peuple russe à ses élèves.

Elle ajoute :

"J'aime la langue polonaise. Je suis polonaise et quand j'entends parler polonais, ça me fait quelque chose. Mais le russe, c'est tellement beau. Je compare toujours la beauté de la langue russe à celle de l'italien. Quand j'entends parler italien, je me dis qu'il y a deux langues qui se valent, au niveau de la musicalité, c'est l'italien et le russe".

Les élèves d'Irène chantent, dansent, apprennent des poésies, jouent des extraits de pièces de théâtre en russe. Ils étudient l'histoire et la littérature russes. Ils découvrent le riche cinéma russe au *Comédia* à Toulon ou au ciné-club du lycée Beausseier. Et même ils vont échanger avec ingénieurs et techniciens russes aux chantiers navals proches. L'apprentissage chez ces bons élèves passait facilement. Ils acquièrent une culture, soutenue par les échanges avec Berdiansk en Ukraine, avec laquelle La Seyne était jumelée.



Accueil à Berdiansk.

Anne raconte : *"Avec Irène nous étions libres et heureux. Elle nous ouvrait à la culture, à la littérature, à la musique et à toute l'histoire du pays. L'important était de nous transmettre le goût du russe"*.

Et Mireille peut conclure : *"Irène en fait ne m'a pas vraiment appris le russe car j'étais trop immature pour comprendre l'intérêt de parler une langue étrangère. Mais elle m'a ouverte à l'art et à la culture russes"*.

SOURCES ET ÉPILOGUE

Au printemps 2017, plusieurs entretiens ont été menés par Yolande Le Gallo et retranscrits par Françoise Vivière. Quelques élèves et professeurs ont apporté leur témoignage écrit. Iconographie et documentation sont la propriété d'Irène Tautil et de certaines de ses élèves.

Le colloque 2017 a été, pour Irène et ses élèves, un moment de rencontre émouvant.



Irène et ses élèves
lors du colloque HPS 2017
(photo Anne Fouchard)



L'association FRANCE-URSS

LES ÉCHANGES D'AMITIÉS ET DE CONNAISSANCES ENTRE LES PEUPLES SOVIÉTIQUE ET FRANÇAIS : LE COMITÉ LOCAL DE LA SEYNE-SUR-MER

Le vécu de la guerre, le contexte international, les convictions politiques sont parmi les éléments déclencheurs pour un petit groupe de Seynois à s'engager dans une coopération amicale entre les peuples de France et de l'Union Soviétique.

La richesse et la diversité des archives (documents, photos...) en notre possession nous ont permis de connaître et comprendre l'origine et le développement du Comité local de La Seyne de l'Association Nationale FRANCE-URSS puis du Comité du jumelage La Seyne-Berdiansk.

FRANCE-URSS, ASSOCIATION NATIONALE

Elle trouve ses origines aux environs de 1905, année durant laquelle la première révolution russe suscitait déjà d'immenses sympathies dans les milieux avancés français. Dans ces années une association des Amis du Peuple Russe était fondée, comptant dans sa direction des hommes tels que Jaurès et Anatole France.

Après la Révolution d'octobre, une nouvelle association est fondée, celle des *Amis de l'Union Soviétique*, à la direction de laquelle apparaissaient des personnalités telles que : Henri Barbusse, Romain Rolland, Édouard Herriot, Fernand Grenier. Puis vient la guerre 39-45, Vichy, l'occupation nazie. L'association est dissoute et se voit obligée, comme toutes les organisations démocratiques d'entrer dans la clandestinité.

La victoire la transforme en 1945 en *Association FRANCE-URSS*.

Si, avant la guerre, l'association *Les amis de l'Union Soviétique* avait pour but de défendre le jeune État soviétique, après la guerre, il s'agit d'exprimer reconnaissance et remerciements pour la contribution décisive du peuple russe contre le nazisme, pour "le courage admirable, les souffrances endurées et sacrifices consentis par le peuple russe". Pendant 47 ans, l'Association nationale va favoriser "dans l'intérêt de la Nation et de la PAIX, la connaissance mutuelle et la coopération amicale entre les peuples de France et de l'Union Soviétique".

L'association FRANCE-URSS appelle les partisans de la Paix à s'unir, assure qu'elle fera tout pour renforcer les liens d'amitié et de fraternité entre les deux peuples : l'association organise des voyages touristiques et professionnels à destination de l'URSS et reçoit touristes et délégations soviétiques. Elle promeut également des jumelages entre



Carte d'adhérent, 1949

villes (une soixantaine environ sont devenues villes-sœurs). Par ailleurs, l'association encourageait la promotion de l'enseignement de la langue russe en France (cours du soir) et de la culture soviétique (expositions, cinéma...).

L'association nationale se décline sur le territoire français en comités départementaux et locaux.

Le comité départemental du Var est créé lors du congrès départemental le 23 mai 1965. Ce premier congrès s'est tenu à la Mairie de La Seyne-sur-Mer en présence de M. Kanchakov, secrétaire d'ambassade à Paris. En 1987, le siège du comité départemental est transféré de La Seyne-sur-Mer à Toulon.

Des comités locaux se créent dans le Var à Toulon, à Sanary et dans l'Ouest Varois, à Carnoules, à Hyères.

Le Comité local de La Seyne-sur-Mer est enregistré au Journal Officiel du 19 mai 1962.

LE COMITÉ SEYNOIS FRANCE-URSS

Des documents montrent des origines plus anciennes au Comité local seynois : dès 1947, Jean Ravoux, futur secrétaire général du comité de La Seyne, participe en tant que délégué au 3ème congrès national de l'association, du 21-22 novembre à Montrouge et en 1948 et 1949 il est adhérent à l'association nationale.

Son militantisme dans l'association FRANCE-URSS, dès son émergence en 1945, est motivé par son vécu et sa sensibilité artistique. Mobilisé en septembre 1939, il prend part malgré lui aux combats dans l'Est de la France, au moment de l'invasion allemande, interrompant sa carrière d'artiste lyrique qu'il reprendra à sa démobilisation en 1942. Rejetant la guerre et ses effets, il désire œuvrer pour la Paix entre les peuples et son engagement avec le parti communiste le conduit naturellement vers les valeurs de FRANCE-URSS et la diffusion de la culture.

Dans un article de presse en 1975 (*Étraves* n°35-36, p. 29-30) de Georges Bender, Président et fondateur du Comité local, "Qu'est-ce que le Comité local de FRANCE-URSS ?", nous trouvons des éléments sur les origines de ce Comité :

"Dans les années 1956-57, les quelques adhérents seynoïses de l'Association nationale FRANCE-URSS, étaient patiemment rassemblés par notre ami Jean Ravoux, ouvrier de la première heure : un premier bureau était constitué dont il était le secrétaire, ... L'enfant né, il grandissait rapidement. Le but de ce Comité qui allait devenir très vite "le Comité Local de La Seyne-sur-Mer de l'Association FRANCE-URSS" était en conformité avec celui de l'Association nationale, à savoir de "favoriser la connaissance mutuelle et la coopération amicale entre les peuples de France et de l'Union Soviétique".

Le Comité local émerge dans des conditions favorables :

- Il faut rappeler la visite de l'escadre russe en rade de Toulon-La Seyne en 1893, avec un grand nombre de personnalités menées par l'amiral Avellan. "Banquets, concerts à bord et en ville, réceptions, bals, représentations théâtrales, batailles de fleurs et excursions se déroulèrent presque sans arrêt à Toulon, à La Seyne, à Hyères, à Bandol, à Ollioules et en d'autres lieux" (Histoire de La Seyne, Louis Baudoin). À la suite de quoi, la Russie commandera la construction de trois cuirassés aux Forges et Chantiers. Ces événements sont également rappelés dans un numéro de la *revue des Forges et Chantiers de la Méditerranée* de 1965.
- Des relations étroites s'étaient créées entre La Seyne et les marins russes, relations dont beaucoup de vieux Seynois ont longtemps conservé un souvenir ému et qui ont peut-être aussi contribué - beaucoup plus tard - au regard bienveillant porté par la population sur les activités de France-URSS local.
- Le comité local va bénéficier de l'aide logistique de la municipalité seynoïse, communiste depuis 1947, et de l'aura de personnalités telles que le commandant Pouyade (Normandie-Niémen, Député du Var en 1967) et de M. Paul Ricard, maire de Signes (entre 1972 et 1980) et entrepreneur dynamique et visionnaire.



Le comité local en 1962.
De gauche à droite : Mathilde Gaujac, Fabienne Delaire, Annie Galinier, Gaston Delaire, Albert David, Georges Bender, Jean Ravoux.

En 1962, le bureau du Comité local est constitué avec un président d'honneur (Toussaint Merle, Maire de La Seyne de 1947 à 1969), un président-fondateur (Georges Bender, secrétaire général de mairie), un trésorier (Albert David) et un secrétaire général, Jean Ravoux (artiste lyrique, puis employé municipal chargé des Affaires Culturelles).

FAIRE CONNAÎTRE LA CULTURE SOVIÉTIQUE

Les activités du Comité local seynoïse ont été très intenses dans tous les domaines, l'objectif du maintien de la paix ne pouvant être réalisé sans une bonne connaissance de l'autre. "Apprendre à nous respecter et à nous estimer" est la phrase qui revient régulièrement dans les discours, les courriers et les toasts.

Tous les deux ans, une exposition-vente de produits soviétiques (samovars, châles, livres... et vodka) et d'artisanat soviétique, organisée dans la salle des fêtes de la Mairie de La Seyne, est le clou des activités du Comité local seynoïse. Cette manifestation, sur deux ou trois jours, est parrainée par l'association nationale FRANCE-URSS.



Exposition bisannuelle, samovar, boîtes laquées, châles et matriochkas



C'est l'occasion pour les élus seynoïses de recevoir de nombreuses personnalités soviétiques.

C'est l'opportunité pour la population de connaître l'art et les traditions soviétiques. Autour de l'exposition venaient se greffer spectacles de chants et de danses.

Les échanges culturels, économiques (en particulier avec la Société Ricard) se poursuivent tout au long de l'année. Les archives et articles de journaux nous permettent d'en avoir une idée :

■ **Spectacles de danses et chants** avec des troupes d'artistes russes et provençaux :
"Un jeu frénétique et effervescent de joie et de bonne humeur" (Étraves, n°11, 1969, p.21)



Les chœurs et les danseurs de l'Armée soviétique à la salle Baquet



Danses de l'Ukraine soviétique, salle des sports Maurice Baquet



Danses folkloriques, salle des Fêtes de La Seyne



Le groupe provençal "La Souco" à la salle des fêtes

■ **Gala lyrique** dans la salle des fêtes de La Seyne avec Alexandre Tchouliouk-Zagraï (basse), Victor Gentcheuko (basse baryton), Zmaidra Bousina (mezzo-soprano).
 Le 6 mars 1969 au cinéma Odéon (sous l'égide des Jeunesses Musicales de France) est programmé *"Un siècle d'opéra russe"* avec un quatuor vocal soviétique Adelina Kozlova, Larissa Datskevitch, Youri Belokrinkine, Constantin Lissovski, qui ont interprété les principaux airs et duos des opéras de Glinka, Moussorgski, Rimski-Korsakov, Tchaïkovski (*La Dame de Pique*), Prokofiev (*Guerre et Paix*).
"Quatre jeunes chanteurs soviétiques de grande classe, quatre artistes formés selon les plus authentiques traditions de l'opéra russe qui ont permis d'entreprendre une excursion passionnante et très variée à travers plus d'un siècle de musique" (Étraves, n°9, 1969, P. 20).

■ **De nombreuses conférences** transmettront la connaissance géographique, économique et sociologique du peuple russe. Entre 1960 et 1969, on retrouve, dans *Le Petit Varois*, des comptes-rendus de conférences de :

- Lucien Barnier (journaliste scientifique et écrivain français), sur les laboratoires soviétiques à portes ouvertes.
- Alain Le Leap (syndicaliste français. Il est avec Benoît Frachon, secrétaire général de la CGT de 1948 à 1957) sur *La situation des travailleurs en URSS*.
- M^{me} Ferron-Plau (Professeur et membre du Comité national) sur *L'Asie Centrale*.
- Jean Cazalbou (Professeur de lettres et journaliste) : *Un tableau vivant de la jeunesse soviétique d'aujourd'hui - La Sibérie au temps des copains*.
- Matteo Poletti (militant au PCF et rédacteur au Journal FRANCE-URSS) : *De Lénine au Cosmos*.

■ **À partir de 1961, la diffusion de films soviétiques** tant dans la salle des fêtes que dans les quartiers de la Rouve et à Saint-Jean devait contribuer à rendre plus proches les hommes et les femmes de l'URSS (*Guerre et Paix*, *Le 6 juillet 1918* consacré à la vie de Lénine, *La Russie des tsars et des soviets*, *Un homme véritable*, *L'île crucifiée*, etc.)

■ **Des voyages de l'amitié en URSS** étaient organisés avec l'aide de l'association nationale. Il s'agissait bien toujours de rencontres, d'échanges plutôt que d'une simple contemplation. *"Abandonner toutes attitudes traditionnelles du tourisme"*.

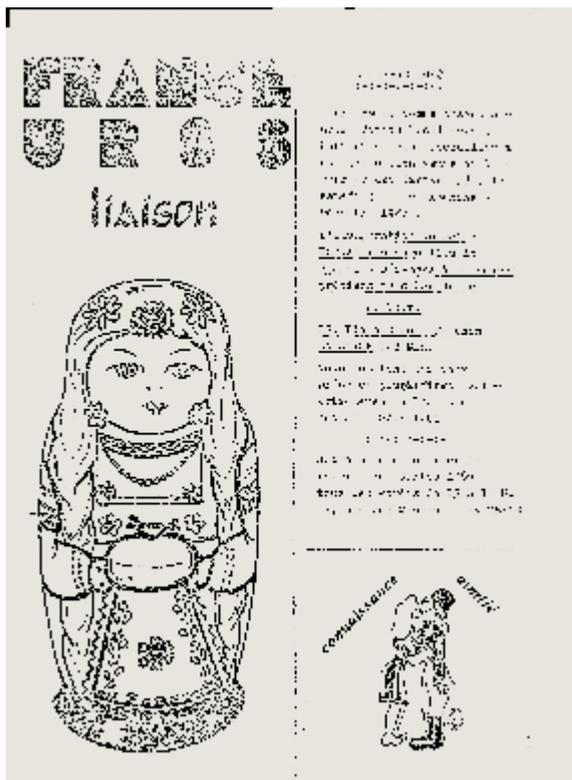
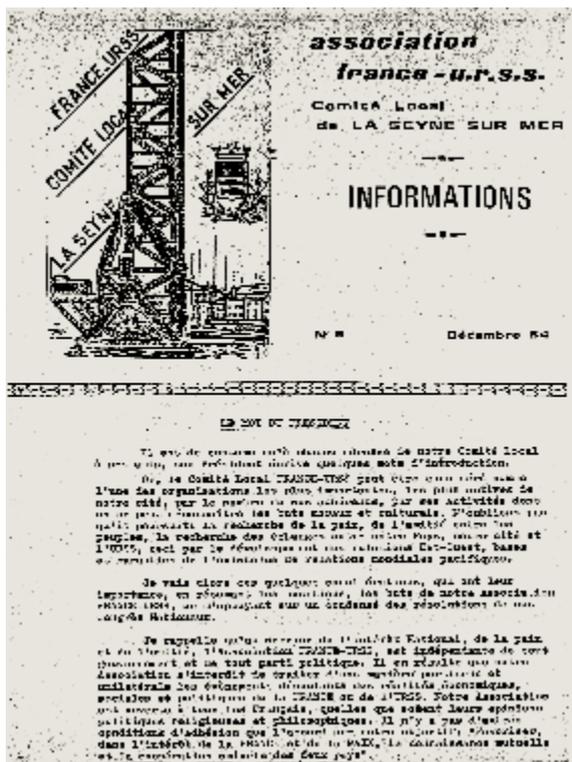
Les Seynois accompagnés de Jean Ravoux ou de Jean Passaglia, adjoint au maire de La Seyne et membre du comité national, peuvent découvrir Kiev, Sotchi, Moscou. Au retour du voyage de 1962, Jean Ravoux rédige plusieurs articles pour *le Petit Varois* afin de donner à mieux connaître et mieux comprendre l'URSS qui est en train de construire un nouveau monde.

■ **Des cours de langue russe** démarrent en 1961 pour les jeunes et les adultes. Les cours sont donnés par M. Bender. En novembre 1961, ils sont déjà une trentaine d'étudiants. En septembre 1968 (soit 7 années après leur ouverture), un cours de russe s'ouvre au lycée Beauissier à La Seyne :

"La connaissance de la langue est le véhicule de la pensée profonde d'un peuple, afin que la découverte puis l'amitié soient les mieux assurées". Irène Tautil, professeur de russe, est chargée de cet enseignement.

Mais, en 1973 les discours soulignent le petit nombre de jeunes Français étudiant le russe en comparaison du nombre de jeunes Russes étudiant le français et mettent en cause les campagnes "inouïes de mensonges et de calomnies antisoviétiques", de plus en plus nombreuses et virulentes.

- **Rédaction du journal du comité local** de La Seyne pour communiquer sur les manifestations locales et nationales.



- **Célébration de l'amitié franco-soviétique** : réceptions de touristes soviétiques, de personnalités et diverses délégations soviétiques : des artistes, des ambassadeurs, des groupes de jeunes sportifs.



Réception de Sergueï Volodine, responsable URSS-FRANCE à Moscou, par Paul Ricard, à Bendor.

- **Relations économiques** : les échanges ne furent pas seulement culturels ou simplement amicaux, mais également se créent des partenariats économiques.

Les chantiers navals construisirent des navires pour l'URSS, mais aussi une usine d'incinération des ordures ménagères pour la ville de Moscou. Les PTT échangèrent des techniciens de télécommunication (quatre techniciennes soviétiques sont accueillies en mai 1988). La Société RICARD a développé des échanges commerciaux avec l'URSS sur la vente d'alcool : pastis et vodka Smirnoff.

- **Domaine scientifique** : en juin 1965, les cosmonautes soviétiques sont invités par le Comité et accueillis sur l'île de Bendor par Paul Ricard : Youri Gagarine est accompagné de Konstantin Feoktistov et Vladimir Komarov. Ce dernier sera le premier cosmonaute soviétique mort lors d'une mission spatiale, à bord de Soyouz 1 le 24 avril 1967.



Les cosmonautes soviétiques



Youri Gagarine (à gauche) et Georges Klimoff, interprète

Valentina Terechkova, la célèbre première femme cosmonaute soviétique, de nom de code "La Mouette", avait été reçue en 1964 par le comité de La Seyne.



Valentina Terechkova reçue par Mathilde Gaujac et Maguy Lorenzini

Parallèlement à la vie locale, des représentants du Comité participent à des temps forts de l'association nationale comme l'année de la langue russe, les journées de la Géorgie ou de la Lettonie. En 1985, pour l'année internationale de la jeunesse (Moscou du 27 juillet au 3 août) des stages de langue russe sont organisés à l'université de Toulon et un concours photo a lieu sur le thème "L'Amitié Franco-Soviétique".

LE JUMELAGE LA SEYNE-BERDIANSK (UKRAINE)

L'une des actions principales du comité national était de favoriser le jumelage entre villes françaises et soviétiques afin de "rendre indestructible les liens entre deux villes pour qu'ils constituent un maillon solide de la chaîne universelle de paix et d'amitié que forgeront les peuples du monde entier".

Le projet est toujours de renforcer les liens d'amitié entre les peuples pour garantir la paix. À La Seyne, le Comité local a été à l'origine du jumelage avec Berdiansk.

C'est le 24 mai 1973 que des "décisions concordantes" étaient prises entre le Comité Exécutif du Soviet de Berdiansk et la Municipalité de La Seyne, dans le but de jumeler les deux villes aux caractéristiques géographiques, sociologiques et économiques similaires.

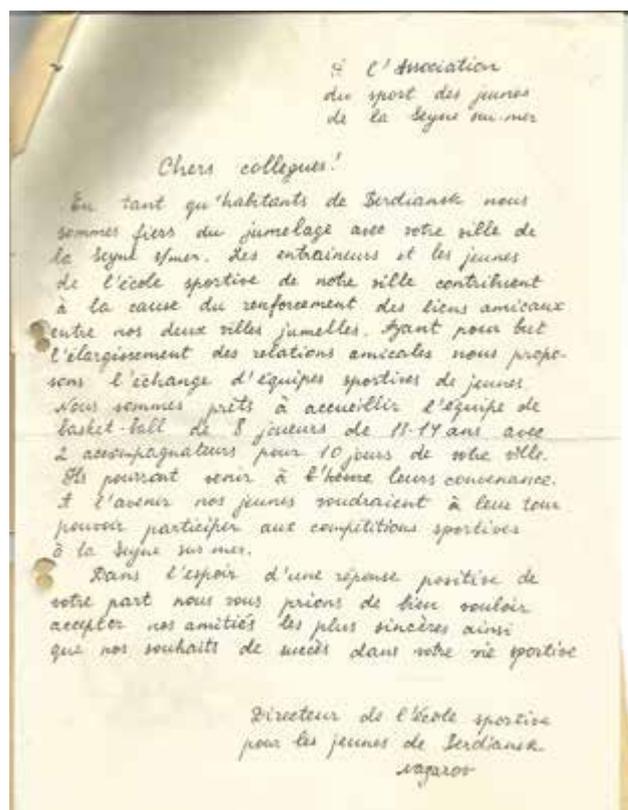
Berdiansk, en Ukraine, est un port important de la mer d'Azov et c'est aussi une station balnéaire.

Le protocole officiel de jumelage est signé par Philippe Giovannini, Maire, en présence de Josette Vincent et Marius Autran, adjoints au Maire. Le Maire de Berdiansk, Anatoli Korniev vient en personne dès 1973 "dans le but de renforcer et d'élargir les relations culturelles, sociales, économiques et touristiques dans l'intérêt mutuel de nos populations" et "en vue de rendre actives les liaisons d'amitiés entre nos villes et nos concitoyens, ce qui nous permettra de nous connaître mieux" (lettre du 16 juillet 1973 du Président du Comité exécutif du Soviet Municipal de Berdiansk au Maire et au Conseil Municipal de la Ville de La Seyne).



Accueil du Président du Soviet Municipal (Maire) de Berdiansk, Anatoli Korniev, en novembre 1973 par M. Bender (FRANCE-URSS) et les adjoints au Maire de La Seyne, MM. Passaglia et Autran

Les relations entre les deux villes-sœurs sont très suivies de 1973 à 1985 : échanges de lettres, de télégrammes (en mars 1985, les vœux du maire de Berdiansk, pour la Journée des Femmes, souhaitaient "Heureuse enfance pour vos enfants"), réceptions de délégations soviétiques conduites par le Maire de Berdiansk, voyage du maire de La Seyne à Berdiansk, échanges de jeunes lycéens ou sportifs.



Courrier école sports Berdiansk



28 juin 1975, Inauguration de la Rue Berdiansk par M. Antonov, vice-président du Soviet de Berdiansk

En juin 1975, il a été procédé également à l'inauguration de la rue de Berdiansk dans la ZUP de Berthe.

À partir de 1985, date de l'élection de M. Charles Scaglia, maire de La Seyne UDF-PR les relations se distendent et lors d'une réception en juin 1988, organisée par le comité local de FRANCE-URSS pour le Maire de Berdiansk, Vladimir Pikiner, le Maire de La Seyne est carrément absent.

DISSOLUTION PROGRESSIVE DE FRANCE-URSS

Sur le plan local, en 1986, 23 ans après sa création, le Comité compte une centaine d'adhérents (il en a compté jusqu'à 300), des adhérents très divers dans leurs opinions et leur milieu social : le comité s'adresse à de larges couches de la population. M. Bender a quitté la présidence et M^{me} Vandelviest a pris le relais après avoir succédé à M. Ravoux sur le poste de secrétaire.

Le bureau du comité est alors composé de :

- M^{me} Vandelviest, présidente
- M. Dol, secrétaire
- M^{me} Marie Brives, trésorière

Mais les rapports avec la municipalité de droite sont de plus en plus tendus, autistiques. FRANCE-URSS, malgré ses dénégations, est perçue comme crypto-communiste.

À l'été 89, l'exposition des produits et de l'artisanat russe, exposition attendue tous les deux ans, doit être organisée à la Maison du Peuple prêtée par l'abbé Carli, malgré une

demande officielle d'une salle à la Mairie. Le maire refuse le prêt de la salle des fêtes, lieu habituel de cette exposition. En octobre 1989 ont lieu les "Dialogue 89" qui se veulent une nouvelle rencontre des opinions soviétiques et françaises. 335 personnalités soviétiques (parlementaires, enseignants, journalistes, syndicalistes) sont accueillies par le Président de la République, François Mitterrand et doivent ensuite être réparties sur dix villes et leur région.

À La Seyne, la municipalité du maire Charles Scaglia ne répond pas favorablement à la demande de FRANCE-URSS d'un accueil officiel de trois personnes et c'est le Comité local qui accueillera une personne au lieu des trois prévues.

Sur le plan national, à partir de 1985, le changement politique en URSS, la mise en place de la perestroïka, puis le coup d'état de 1990 entraînent interrogations et discussions au sein de FRANCE-URSS. Petit à petit, les termes des courriers en provenance d'URSS changent :

aux projets d'un programme pratique de développement des relations entre nos deux villes, aux vœux aimables, amicaux et sincères de bonheur et de prospérité dans l'amitié et la paix, aux souhaits de réussite et de bonheur pour les "deux villes sœurs se tenant par la main vers un clair avenir de paix", succèdent des échanges bornés à "l'élargissement des relations amicales" et une demande de la part de Berdiansk d'accueillir huit jeunes basketteurs pour 10 jours. On sent que le feu s'éteint...

En 1989, au congrès de Carqueiranne, une motion fait préciser que FRANCE-URSS ne peut être une arène d'affrontement idéologique.

Les courriers d'adhérents, après le coup d'état de 1990, demandent que "l'association continue selon son objet, même si elle doit changer de nom, selon ce que décideront les dirigeants de l'URSS". Et FRANCE-URSS entend prendre publiquement position contre "l'évolution en cours qui ne relève pas de la démocratie".

En 1991, l'URSS n'existe plus, les adhérents tentent, encore quelques mois, de croire que la tâche prioritaire reste de changer de nom, "dans l'attente de temps plus clairs et plus stables"...

1992 : L'association nationale est dissoute en février.

Dans la foulée, les comités locaux et départementaux sont dissous à leur tour.

Que reste-il aujourd'hui des dynamiques activités développées par le Comité local de FRANCE-URSS et des multiples échanges avec l'Union Soviétique ?

La culture, au sens large du terme, a été l'un des pivots majeurs de ces échanges. Il est important de souligner la contribution du Comité local à son développement, sur le territoire seynois. Par l'organisation régulière de manifestations culturelles (exposition, conférences, cinéma, voyages, rencontres, etc.), bien sûr autour de la connaissance de l'Union soviétique, il contribua à implanter une attente culturelle et un paysage de réalisations culturelles régulières. Et le jumelage Berdiansk/La Seyne connaît un regain d'activités grâce à la municipalité actuelle qui a organisé des voyages de retrouvailles en 2017 et 2018.



Motion
Assemblée générale
Comité Départemental du VAR.

L'action de "France-Urss" se développe dans la réalité quotidienne, ce qui, par conséquent, ne peut manquer de poser des problèmes et de susciter des interrogations lorsque des événements surgissent qui retiennent l'attention de l'opinion.

Qu'ils soient issus de la réalité française ou soviétique, ces événements suscitent des réactions de la part d'un certain nombre de nos adhérents, si divers dans leurs opinions et leur milieu social, ainsi que de larges couches de la population auxquelles nous nous adressons.

En ce qui concerne la réalité soviétique, une certaine sensibilité s'est manifestée dans l'opinion au sujet des questions des libertés individuelles en U.R.S.S. Dans notre Association, certains voudraient affirmer le droit à PURSS à mener la politique qu'elle entend. D'autres, dans une démarche inverse, pensent que l'Association devrait se prononcer et formuler des critiques.

La question est donc de définir comment notre Association, ses Comités, ses animateurs, doivent aborder ces problèmes ; quelle doit être l'orientation à définir pour être pleinement ce que nous sommes : une Association de connaissance, de compréhension mutuelle, de coopération, d'amitié.

Pour cela, il convient de nous référer aux principes qui guident notre action depuis des années.

Il Au service de l'intérêt national, de la Paix et de l'Amitié, notre Association est indépendante de tout gouvernement et de tout parti politique.

Il en résulte que nous nous interdisons de traiter de manière partisane et unilatérale des événements découlant de la réalité économique, sociale et politique de la France ou de l'U.R.S.S.

Nous refusons pas à décerner des éloges ou des blâmes selon les événements.

Faire de l'Association le champ des affrontements idéologiques et politiques, la conduirait inéluctablement à l'affaiblissement, à la désagrégation et bientôt à sa disparition.

Faut-il le rappeler, la nature même de notre Association impose des limites à ses prises de position puisque :

- 2 -

- elle est ouverte à tous les Français que les soient leurs opinions politiques, religieuses ou philosophiques ;
- elle n'est pas une chambre d'enregistrement enregistrant les notes de tel ou tel gouvernement.

Il n'y a pas d'autre condition d'adhésion que l'accord sur notre objectif : "Assurer dans l'intérêt de la France et de la Paix, la connaissance mutuelle et la coopération amicale des deux Pays".

Si l'Action de l'Association pour la connaissance de l'ensemble de la réalité soviétique doit être menée de manière continue, objective et équilibrée.

Le rôle de l'Association est de diffuser la connaissance de la réalité soviétique sous toutes ses formes, sans exclusive et avec ce que, selon l'opinion des uns et des autres, on appellera ses zones de lumière et ses zones d'ombre.

Il reste évident que chaque adhérent peut avoir un jugement personnel. Les divergences qui ont pu apparaître en telle ou telle circonstance ne doivent en rien altérer ni les rapports que nous avons entre nous, ni nous que nous avons avec nos partenaires soviétiques. Et cela, parce que ce qui nous réunit est plus fort que ce qui nous divise.

Pour qu'il en soit nous ne voulons pas nous présenter devant nos amis soviétiques comme des docteurs de l'école ou pour leur dicter une ligne de conduite. En d'autres termes, chacun peut avoir une approche différente des problèmes : approche politique, approche économique, approche humaniste et exprimer son opinion à titre personnel en dehors de l'Association.

Il n'est pas exclu que des adhérents s'interrogent au sein de l'Association sur des problèmes que leur pose la connaissance de l'Union soviétique, mais, ce serait faillir à notre mission que de tenter de transformer "FRANCE-U.R.S.S." en arène d'affrontement idéologique ou politique.

Il faut donc veiller à ce que notre information sur la réalité soviétique ne devienne unilatérale et que nous ne soyons taxés d'antagonisme par ceux qui honnêtement posent des questions et expriment leur opinion sur cette réalité.

Pour nous l'anticommunisme, c'est la volonté délibérée, systématique et répétée de déformer, de dénigrer, de dénigrer et de dissimuler la réalité soviétique dans le but : avoir ou non - du moins à PURSS, à la coopération et à l'amitié entre les peuples français et soviétiques.

Carqueiranne, le
26.02.83

Paris le 22 septembre 1977

Mme Bujat
Monsieur RICHARD

A 2, Place des
de France - URSS

Chers Amis,

Je suis ravi de voir que vous êtes toujours en contact avec nos amis de France-Urss. Je suis sûr que vous avez une très bonne connaissance de la situation actuelle en France-Urss.

Je vous envoie de toute intervention que j'ai en France-Urss et de l'actualité de l'actualité de la France-Urss et de la situation actuelle en France-Urss.

Je vous prie de vous rappeler ce texte et de vouloir bien me faire connaître votre Association. Je suis sûr que vous avez une très bonne connaissance de la situation actuelle en France-Urss.

Chers Amis, à nos sentiments les meilleurs.

Rue Eiffel



SOURCES ET CRÉDITS PHOTOGRAPHIQUES

- Archives familiales de Jean Ravoux, Jean Passaglia et Marius Autran
- Archives nationales (site de Pierrefitte, cote 88AS)
- Articles de presse locale, *Le Petit varois* : 1960 à 1965
- Bulletins municipaux : 1974 à 2002
- Revues *Étraves* : 1967 à 1978

Jumelage

La Seyne / Berdiansk

Le jumelage de La Seyne-sur-Mer avec Berdiansk a été réalisé en 1975 sous le mandat de Philippe Giovannini, avec l'aide de l'Association FRANCE-URSS de La Seyne.

Pourquoi Berdiansk ? Berdiansk a été choisi par FRANCE-URSS et l'organisation équivalente soviétique en raison de quelques caractéristiques communes, notamment celles des villes méridionales et portuaires. Berdiansk est située au bord de la Mer d'Azov qui est une petite enclave de la Mer Noire, tout au Sud de l'Ukraine. La Mer d'Azov est peu profonde et peu salée, de nombreuses rivières s'y jettent. Elle est très poissonneuse, en particulier en esturgeons dont les œufs donnent le fameux caviar. Elle peut geler en hiver car si le climat de Berdiansk est chaud en été, les hivers y sont froids ; on se trouve en effet au Sud de la grande plaine d'Ukraine balayée par la bise.



Philippe Giovannini, maire de La Seyne
et Anatoli Korniev, Maire de Berdiansk - 1973

ON EST EN UKRAINE ET NON PAS EN RUSSIE

En 1975 le pays s'appelait l'URSS (Union des Républiques Socialistes Soviétiques) et l'Ukraine était l'une des quinze républiques qui la composaient. Elle était la deuxième république en importance géographique et économique après la République de Russie et occupait un siège aux Nations Unies. Les langues parlées étaient l'ukrainien et le russe. Les habitants étaient bilingues.

Rappelons quelques précisions sur l'histoire de l'Ukraine qui peuvent apporter un éclairage sur cette république dont l'indépendance actuelle est soumise à de violentes tensions. L'Ukraine a une longue histoire complexe depuis le X^e siècle. On considère que l'État de Kiev, la capitale actuelle, a été le premier État russe et aussi l'ancêtre de l'Ukraine actuelle. L'État de Kiev a existé de 988 à 1169 et Kiev était alors la capitale politique et religieuse. Moscou n'est devenu capitale qu'en 1236. Avant le XIII^e siècle, les populations russes, biélorusses et ukrainiennes parlaient la même langue dérivée du proto-slave qu'on appelle "vieux slave".

La nation ukrainienne qui s'est constituée progressivement a toujours vécu partagée - je dirais "ballottée" - entre l'État polonais à l'Ouest, l'État russe à l'Est et même l'État ottoman au Sud. Il en reste des traces à Berdiansk dont le nom vient de la rivière *Berda* qui signifie abondance en turc. En effet, la terre ukrainienne est riche et très productive. À cela il faut ajouter le rôle important joué par la Cosaquerie à partir du XVI^e siècle. Les Cosaques étaient alors l'élément dominant de ces régions méridionales. C'étaient en fait des hors-la-loi fugitifs, organisés en bandes armées qui vivaient en semi-indépendance, aux marges des États. Ils avaient des origines variées, notamment tatares et slaves. Ils pouvaient se mettre au service du roi de Pologne comme du tsar de Russie, en fonction de leurs intérêts ou menaient des révoltes contre l'autorité centrale ; ils luttèrent pour l'indépendance du territoire qu'ils occupaient qu'on appelait la *Sietche*. La plus importante était la *Sietche*, des cosaques zaporogues qui rayonnait jusqu'à Berdiansk.

Actuellement Berdiansk fait partie de la région de Zaporogié, ville située sur le Dniepr où, paraît-il, *Tarass Boulba*, héros de Gogol, avait son quartier général. Ces cosaques zaporogues ont été le fer de lance tout au long de l'histoire pour la lutte de l'indépendance de l'Ukraine.

LES DÉBUTS D'UNE LONGUE AMITIÉ

À Berdiansk, il y avait quelqu'un qui donnait des cours de français au Palais des Pionniers et cela a forcément intéressé le cours de russe du lycée Beauissier. Nous avons tout de suite participé à toutes les rencontres organisées par FRANCE-URSS et, dès que le jumelage entre les deux municipalités a été réalisé, nous avons créé les conditions d'échanges entre nos jeunes. Cela a pu se faire au cours de l'été 1982. Il faut dire que du point de vue administratif les choses ont été facilitées avec l'arrivée de la Gauche chez nous. Nous avons effectué notre premier voyage à Berdiansk avec l'aide de FRANCE-URSS qui nous avait délégué Andrée Ponzi comme accompagnatrice et la municipalité de Maurice Blanc a confié à Daniel Hugonnet la charge de la représenter à nos côtés.





Maurice Blanc, maire de La Seyne, reçoit le pain et le sel

Nous avons été reçus très chaleureusement et avons partagé la vie des pionniers au camp de vacances "L'œillet rouge". Berdiansk a de belles plages et il est logiquement le lieu de villégiature de nombreux camps de pionniers et de centres de vacances des soviétiques en général. Celle qui nous a accompagnés, qui a vécu avec nous au camp des pionniers, c'était notre amie Lioumillia, que nous appelons Liouda, mais que FRANCE-URSS et les Seynois appelaient Lucie.



Liouda et Irène. Colloque HPS 2017

Elle est parmi nous aujourd'hui et nous sommes ravies car parler du jumelage sans elle nous paraissait impossible. Liouda enseignait le français au Palais des Pionniers de Berdiansk. Les pionniers étaient les scouts de l'ère socialiste. Dans chaque ville soviétique, un palais leur était consacré. C'était une belle Maison de la Culture, un lieu d'études, de loisirs, de diverses activités culturelles et sportives.



Évidemment nous avons invité nos amis de Berdiansk à venir à La Seyne. Là s'est posé un problème car nous avons été reçus dans une structure collective et notre proposition était d'accueillir les jeunes de Berdiansk dans les familles de nos élèves. Les autorités soviétiques y étaient opposées car elles craignaient pour leurs jeunes la mauvaise influence de l'Occident considéré comme un lieu de perdition ! Je caricature à peine...

Il a fallu toute la persévérance d'Alexandra, responsable municipale de Berdiansk en charge du jumelage, pour faire accepter l'idée de nous confier leurs jeunes que l'on a pu recevoir dans les familles et au lycée. Les échanges suivants n'ont posé aucun problème. Il faut dire que dans les années quatre-vingts, les autorités soviétiques prenaient en charge les frais de voyage de tous les jeunes : avion, train, assurance maladie, etc.





Louis Correa et Lioubmilla
(photo Anne Fouchard)



Jacques Brémond,
Président du Comité local FRANCE-URSS

Puis les choses se sont dégradées chez eux avec le changement politique. Liouda a été obligée d'organiser les voyages en car depuis Berdiansk et à la charge des familles. Pour obtenir le visa français, le consulat de France à Moscou exigeait une attestation de prise en charge par une assurance française pendant leur séjour. Il a fallu trouver de l'argent pour la payer. Tout le monde s'y est mis : les parents faisaient des gâteaux, les élèves les vendaient, même ma mère a fait des beignets polonais que l'on a vendus à l'exposition annuelle de FRANCE-URSS. Nous organisions des lotos, des bals, des spectacles et quand nos amis étaient là, eux aussi nous offraient des spectacles de qualité du folklore cosaque et ukrainien, la presse parlant même de "farandole cosaque".

Nous avons pu fonctionner ainsi jusqu'en 1995. Ils firent même connaissance des Cévennes où ils purent se produire dans un petit village, Saint-Frezal-de-Ventalon, où il ne manquait pas un seul habitant au spectacle. C'est ainsi que nous avons scellé notre amitié. Tout cela n'aurait pu se faire sans l'aide de FRANCE-URSS. Je voudrais rendre hommage à tous ses présidents et surtout à Jacques Brémond, toujours à nos côtés dans nos actions et que les amis de Berdiansk connaissaient bien. Merci aussi à la municipalité de La Seyne avec Philippe Giovannini qui a signé le protocole de jumelage en 1975 et ensuite avec Maurice Blanc, également connu et apprécié à Berdiansk.

LA COUPURE

Par la suite s'ensuivit une longue coupure avec MM. Scaglia et Paecht. Quand les jeunes venaient, on obtenait que la mairie les reçoive... parfois ; mais aucune réponse aux appels des maires de Berdiansk. Au cours de notre séjour de 1990, le maire M. Pikinier a offert un magnifique samovar que nous avons remis à M. Scaglia avec une lettre qui n'a jamais reçu de réponse. Pendant les quinze ans de silence municipal, les liens entre nos deux villes jumelles ont été maintenus grâce au cours de russe du lycée, des élèves et de leurs parents, avec l'appui de FRANCE-URSS.

La Seyne est toujours présente à Berdiansk. Liouda avait créé un café "La Seyne" et les maires qui se sont succédés ont tous essayé de reprendre contact et finalement ils ont réussi avec M. Marc Vuillemot qui a reçu l'été dernier le maire actuel de Berdiansk. Tout n'est donc pas terminé comme le promet Louis Corrêa, l'actuel élu municipal chargé des jumelages qui a organisé deux délégations municipales vers Berdiansk en 2018.

Crédits photographiques :
Archives Irène Tautil, FRANCE-URSS/Jean Passaglia



De Staline à Stalingrad

un boulevard en politique

À La Seyne le boulevard du 4 septembre a été percé dans les années 1880 et a attendu pendant 70 ans son prolongement. Il s'arrêtait pendant tout ce temps à hauteur du chemin de la Gatonne. Le plan d'urbanisme de la ville visé par l'État en mai 1954 en avait repris l'idée qui figurait également dans le programme proposé par la liste de Toussaint Merle aux élections municipales de 1947. Des voies parallèles au futur boulevard sont même dessinées ainsi qu'un boulevard d'évitement (le futur boulevard du maréchal Juin) qui concrétise une intention d'urbanisation à venir de ce secteur. Toute cette partie du ban communal est alors un ensemble de fermes (Andrieu, Valentin, Toselle...) avec quelques "campagnes" et de rares maisons éparses.

En 1947, La Seyne panse encore ses plaies. La population de 26 200 habitants n'augmentera que de 500 habitants jusqu'en 1954. L'explosion démographique viendra plus tard. Après le retour à la normale avec l'équipe municipale du Docteur Sauvet, la nouvelle municipalité doit rebâtir. L'époque est à la hâte d'agir, ce qui convient au nouveau maire, rapide et décidé et à son équipe majoritaire très active. La remise en état de la voirie, des réseaux d'assainissement et d'eau mange 25 % du budget de la ville, mais cela n'empêche pas de construire l'avenir : l'urgence est au logement dans une ville sinistrée à 65 %. L'OPHLM voit le jour en septembre 1948, un programme prioritaire de logements est monté avec l'aide du Ministère de la Reconstruction et de l'Urbanisme (MRU) qui débloque les financements d'urgence des "dommages de guerre" pour les propriétaires des maisons détruites.

La Ville est déjà propriétaire de parcelles dans l'emprise du futur boulevard. L'expropriation complètera le puzzle, le MRU soutenant l'intervention de la Ville pour certaines constructions. D'anciens Seynois se souviennent de la situation provisoire du boulevard, incomplet, avec des tronçons en terre battue, impraticables après l'orage.

Le percement fut à épisodes, l'inauguration aussi. L'histoire de la Russie Soviétique y fut, même de très loin, pour quelque chose.

Après la dynamique politique convergente du Conseil National de la Résistance, on aurait pu penser que les municipalités ouvrières navigueraient dans un courant favorable après-guerre. La classe ouvrière n'avait-elle pas lutté pendant l'occupation et fourni de gros contingents aux FTP, aux FFI, à la première armée ? En témoigne la citation attribuée avec croix de guerre à la Ville martyre de La Seyne "...a résisté pendant toute la durée de la guerre aux exigences ennemies. Sa population ouvrière a entravé en permanence par des sabotages et des grèves la production au détriment des forces italiennes et allemandes.

Ses organisations de résistance ont fourni de précieux renseignements...".

La réalité est que les courants sont contraires. La guerre froide s'installe et suscite de fortes oppositions internes dans les pays européens. La confrontation entre systèmes politiques fait, à priori, des communistes un parti et des citoyens liés à l'URSS. Du soupçon on peut passer à la haine. L'hostilité est mutuelle, la polémique permanente.

À La Seyne les budgets municipaux sont corrigés par la sous-préfecture, des postes sont contestés et cela gêne la mise en œuvre du programme municipal. Une manœuvre préfectorale impose le détachement de Saint-Mandrier : Toussaint Merle et son adjoint à Saint-Mandrier sont suspendus, une délégation est nommée qui transforme Saint-Mandrier en commune. Le préfet espère-t-il que les élections préalables au retour à la normale seront défavorables au PCF ? Il n'en sera rien mais la tension persistera. Toussaint Merle suscitera et écrira une rubrique satirique "*L'estancaire*" dans le *Petit Varois* en riposte à l'anticommunisme du *Méridional*. La SFIO a rompu avec le PCF et soutient des ministères droitiers. À La Seyne, elle boude les conseils municipaux de Toussaint Merle et ira jusqu'à constituer une liste UNR en 1959.

L'isolement n'effarouche pas la municipalité qui tout à la fois agit et s'exprime.

Ses réalisations sont en prise directe avec les besoins des Seynois. Elles sont nombreuses, continues, souvent pilotes. Elle maintient aussi le cap idéologique. Aux motions politiques innombrables ces années-là, aux pétitions et aux bulletins municipaux, aux meetings s'ajoutent les inaugurations, moments privilégiés de fierté partagée autour d'une nouvelle réalisation. Une tradition s'instaure d'honorer ceux et celles qui ont marqué le mouvement ouvrier et très souvent de rappeler des résistants victimes de leur engagement. Des hommages qui sont autant de critiques en creux sur des questions sensibles, la collaboration, l'épuration inaboutie !

Les municipalités PCF de ces années difficiles obtiendront la confiance électorale de la population, mais non sans rétorsions officielles. Le dossier administratif de dénomination de la voie nouvelle en témoigne en trois épisodes.

Le premier épisode date du 29 novembre 1949. Une délibération par 14 voix pour et 4 abstentions décide d'attribuer "à titre d'hommage public la dénomination d'avenue Maréchal Staline à la nouvelle voie prolongeant le boulevard du 4 septembre". Référence est faite au "70^e anniversaire du Maréchal Staline, grand allié de la France" (datant en fait du 18 décembre 1948). Pourquoi ce temps d'attente ?

Il semble bien qu'il soit lié à un accord MRU et Ville sur le remembrement des terrains d'assiette du prolongement du boulevard du 4 septembre vers la route de La Seyne à Six-Fours, prolongement qui n'a toujours pas de nom. Le lancement des travaux semble dater du 30 juin 1949. À ce boulevard important il faut une dénomination significative, d'où l'option retenue. Est-elle audacieuse ? Provocatrice ? Cinq ans après la rencontre entre De Gaulle et Staline et l'alliance de Décembre 1944, les élus du Rassemblement du Peuple Français (RPF) s'abstiennent. Ils ne peuvent démentir leur grand chef. Et la population ? Pour ses 70 ans Staline a reçu hommages et cadeaux du monde entier. Dans l'opinion publique d'alors il bénéficie d'une aura certaine, d'un prestige international. En Staline, ce n'est pas l'homme d'État qu'on vénère, mais le généralissime de l'Armée Rouge : la victoire à Stalingrad, ville détruite après 200 jours et 200 nuits de guerre urbaine, puis la conquête de Berlin et la fin du cauchemar de l'Europe. Au prix de 20 millions de morts, l'URSS a détruit 80 % des armées hitlériennes terrestres.

La Préfecture s'oppose à cette délibération. Elle attend le 3 janvier 1950 pour rappeler "qu'aux termes du décret du 12 avril 1948, il doit être statué par arrêté du ministre de l'Intérieur lorsque cette dénomination constitue un hommage public décerné à une personnalité étrangère". Le courrier précise qu'une circulaire avait été envoyée à tous les maires du département : était ce pour arrêter d'autres velléités ? La réponse politique à La Seyne sera un hommage solennel à Staline le 8 mars 1950.

La Préfecture reprend la plume le 31 janvier 1952 car, à nouveau, le Maire de La Seyne se propose de donner officiellement la même dénomination qu'en 1949 à la même voie. "L'apposition de la plaque dont il s'agit constitue un acte entaché d'illégalité". À cette date les travaux sont suffisamment avancés et le Maire a organisé l'inauguration de la voie nouvelle le dimanche 3 février en présence de Marcel Cachin, une légende de la gauche et du PCF*. La plaque est enlevée dans la nuit suivante par la police selon une phrase manuscrite ajoutée au dossier de 1949. Les choses n'iront pas plus loin. La voie nouvelle, sans nom officiel attend les constructions qui en feront un boulevard habité.

L'épilogue de ce long différend administratif surviendra en 1954 à l'occasion d'une nouvelle délibération, le 26 mai, confirmant les termes de celle de 1949. Trois éléments sont

de nature à faire fléchir la préfecture : le Maréchal Staline est décédé le 5 mars 1953, le boulevard fait l'objet de nombreux projets de construction, et la municipalité communiste a été réélue le 26 avril 1953 assez confortablement avec près de 55 % des voix. Bien que l'ambiance politique reste rude en France (le 7 mai 1954 Diên Biên Phu est tombé), il n'y aura pas de remarque à la délibération.



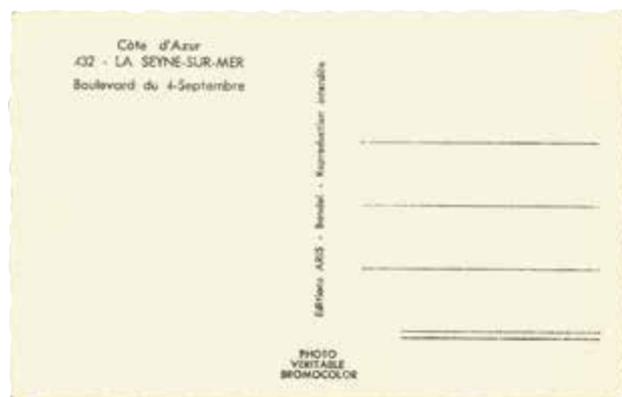
Le boulevard Staline à partir du square Guairard, juin 1965

En l'absence des onze élus SFIO, toujours absents au conseil, la seule réticence exprimée était venue de l' élu RPF : en matière "de valeur et de courage" il n'est pas nécessaire "d'aller chercher ailleurs ce que nous avons chez nous".

À l'annonce de la mort de Staline, la municipalité avait mis le drapeau en berne, un livre de deuil avait été ouvert, une minute de recueillement le lendemain à 10h dans toute la ville avait été proposée.

Puis passe le temps sur le boulevard Staline, qui voit, tout à son extrémité, s'ériger une nouvelle cité : La Seyne grandit (58 000 habitants en 1984) le monde change. La dénomination vieillit. Les deux camps du monde bipolaire envisagent leur coexistence pacifique, matérialisée par des échanges commerciaux.

1951, le boulevard est encore nommé Boulevard du 4 septembre



Le nom de Staline, choix politique de rupture face à "l'impérialisme américain" aux durs débuts de la guerre froide, est-il encore adapté après le XXII^e congrès du PC Soviétique de février 1956 ? Le nom devient synonyme de "culte de la personnalité" et de "violation de la légalité socialiste", les deux crimes politiques condamnés en URSS, l'un publiquement, l'autre à huis clos. Études et contributions politiques, médias et romans (Soljenitsyne est prix Nobel en 1970), développent l'accusation. Stalingrad s'appelle Volgograd depuis 1961.

À la veille des délicates élections municipales de février 1984 (les élections de mars 1983 avaient été invalidées) Maurice Blanc, maire sortant (PCF), est saisi d'une requête de son opposant politique direct, Charles Scaglia (UDF). Celui-ci propose de débaptiser le boulevard Staline et de le rebaptiser en boulevard Lech Walesa, le cofondateur de Solidarnosc. Le conseil municipal est saisi le 30 novembre 83, Walesa vient d'obtenir le prix Nobel de la Paix en octobre. La malice polémique est à tiroirs. Elle vise à embarquer l' élu communiste dans une controverse avec ses alliés socialistes. L'écho n'est pas si lointain de l'esquive équivoque du "Bilan globalement positif" de Georges Marchais en 1979. L'image très médiatique du héros anticommuniste des ouvriers de Gdansk est opposable aussi aux militants et à la forte présence CGT des chantiers de La Seyne. En plus, les travailleurs, la population, la municipalité sont alors remplis d'inquiétude. Que penser du projet de conglomérat des trois chantiers, NORMED, créé en décembre 1982 à l'instigation du Ministre de la Mer, M. le Pensec (avec en arrière-plan MM. Mauroy, Mitterrand et les 4 ministres communistes !) Les événements se bousculent. La requête de M. Scaglia recherche une agitation large.

Le débat sera court. Le Maire argumente fortement sa contre-proposition de boulevard Stalingrad et obtient l'unanimité dans le vote. Trois autres hommages par dénomination de voies sont aussi à l'ordre du jour : à Guy Moquet, très jeune résistant ; à Louis Baudouin, historien ; à Charles Arnaud dit Charly, caricaturiste. M. Scaglia recule après le rappel de bien des changements de dénomination de voies par des maires de droite. M. Barbero (PS) cite des exemples : Brossollette, Mendés France, Allende. Plus tard M. Scaglia enrichira la liste avec la rue Ethel et Julius Rosenberg devenue Marcel Dassault. M. Brémond, conseiller municipal et ouvrier des Chantiers, témoigne que de nombreux militants syndicaux ont sacrifié leur carrière, leur vie pour la défense de tous.

Comme rien n'est simple dans la naissance du boulevard, un dernier épisode va retarder sa nouvelle dénomination : la municipalité de Maurice Blanc (prise par le contentieux électoral, réticente à ce changement ??) ne procédera pas à l'inauguration. C'est donc la nouvelle municipalité avec Charles Scaglia, issue du scrutin de février 1984, qui en fera son premier geste officiel, en guise de victoire.

Le boulevard Stalingrad est né. En France il ne reste de rue Staline que dans une modeste commune de 3 000 habitants dans l'Aisne : Essômes-sur-Marne. Elle a subsisté en s'appuyant - politiquement - sur trois rues voisines aux noms de



Roosevelt, Churchill, De Gaulle ! carré intouchable ?

À La Seyne, l'histoire de la prolongation du boulevard du 4 septembre, entre polémique de dénomination et de changement de nom, participe d'un attachement politique à la Russie Soviétique, au rayonnement de la Révolution de 1917, confirmé par la victoire de 1945. La prospérité économique des chantiers, une classe ouvrière organisée, une séquence de municipalités communistes de plus de six mandats, des réalisations structurantes pour l'avenir, voilà autant de facettes d'une période de "jours heureux" d'un après-guerre prolongé. Sur le boulevard, comme figées dans un arrêt sur image, des façades de cette époque dynamique forment - entre le discret Square Guérard et l'emplacement tragique de l'émissaire intercommunal - le décor homogène d'un chaleureux passé : avant que l'étoile rouge ne s'éteigne.

* Directeur du journal l'Humanité, membre du bureau politique du PCF, député doyen de l'Assemblée Nationale jusqu'à sa mort en 1958.



TÉMOIGNAGE

Boulevard Staline : souvenirs d'un jeune habitant des années 50

Jacques Girault

Nous habitons au 53, boulevard du 4 septembre. Les travaux de prolongation de l'artère vers l'Ouest pour rejoindre la route de Six-Fours commencèrent vers 1948 à travers jardins, vignes et arbres fruitiers. En 1950, mes parents achetèrent un appartement dans le premier bâtiment, faisant partie d'un ensemble de trois petits immeubles, réalisés à partir d'un plan type par une entreprise de la Loire dans le cadre des dommages de guerre. D'autres réalisations semblables furent construites dont la cité de la Rouve et autour du stade à Bon Rencontre. Dans notre immeuble situé entre les maisons de Monsieur Charpentier (achetée plus tard par Monsieur Testanière) et du couple de viticulteurs Andrieu, six appartements se répartissaient. Au rez-de-chaussée, vivaient deux couples, des forains et des représentants de commerce de nationalité luxembourgeoise. Nous étions au premier étage, l'autre logement était celui de Mademoiselle Rolland, enseignante retraitée des Maristes qui donnait encore des leçons particulières pour augmenter sa faible retraite. Enfin au deuxième étage logeait la famille Autran, l'instituteur et militant communiste bien connu, ainsi que la famille Provost, dont le mari, musicien au théâtre de Toulon, donnait des cours chez les Maristes et se disait royaliste.

Début 1952, la presse annonça qu'il y aurait inauguration du futur boulevard en présence de Marcel Cachin. La population était appelée par la municipalité et la section du Parti communiste français à pavoiser en l'honneur du Maréchal Staline, qui allait donner son nom au boulevard. Le matin du dimanche 3 février, Léon Provost fit un aller-retour avec son vélo et revint avec un gros paquet sur son porte-bagage. Comme de nombreux enfants du quartier, impatient, à côté du poteau portant l'inscription « Boulevard Maréchal Staline », je vis se former le défilé au milieu du boulevard du 4 septembre avec au premier rang Marcel Cachin, son chapeau et son écharpe de laine autour du cou, entourés d'hommes et de quelques femmes avec des écharpes tricolores.

Un remous se fit dans le groupe autour du ruban tricolore barrant l'entrée du boulevard au début du macadam temporaire qui avait été coulé pour cette cérémonie. Pourtant jusqu'à maintenant, le boulevard était un excellent terrain de boules !

Les organisateurs s'aperçurent qu'ils avaient oublié les ciseaux ! Marius Autran envoya un jeune militant demander une paire de ciseaux à ma mère, sa voisine du premier étage. "Ce sont des sympathisants, ils ne te refuseront pas" lui

dit-il. Le militant, essoufflé, sonna et expliqua à ma mère qu'il manquait des ciseaux pour couper le ruban. Ma mère lui confia ses ciseaux à broder en insistant pour les récupérer ! Ce qui fut fait et ... je les ai toujours ! Après le discours du maire Toussaint Merle, le cortège marcha quelque temps sur la chaussée. Sans doute Marcel Cachin se félicita des quelques drapeaux tricolores aux fenêtres des immeubles. Vit-il la chasuble rouge d'enfant de chœur déployée sur la rambarde du balcon des Provost ?

Au petit matin du 4 février, la police vint enlever la plaque portant le nom de Staline. *Le Petit Varois*, quotidien communiste, décrivait dans son compte-rendu, la nuée de drapeaux rouges aux balcons et fenêtres de la nouvelle artère. Il ne parlait naturellement pas de la plaque du nouveau boulevard, disparue dans la nuit, ni de la chasuble rouge, message clérical et conservateur. Mais le lendemain, il protesta contre l'intervention policière ordonnée par la préfecture, "ne tenant aucun compte de la belle manifestation d'amitié franco-soviétique".

Le prétexte donné alors était la coutume qui interdisait de donner le nom d'une personnalité étrangère toujours vivante à une artère. Cette argumentation fallacieuse laissa une période d'incertitudes. La poste refusa de distribuer le courrier adressé "Boulevard Staline" qui devint "Boulevard du 4 septembre prolongé". Quand l'année suivante, mes parents me firent cadeau d'un vélo, la plaque portait cette adresse, sans numéro ! Je l'ai toujours. Plusieurs plaques disparurent puis furent replacées avant d'être arrachées. Même encore en juin 1958, la plaque "Staline" fut remplacée une nuit par une plaque en carton "Général de Gaulle", ce qui valut à un ami me rendant visite de se retrouver au quartier Saint-Jean et d'apprendre alors qu'il se trouvait bien au Boulevard Staline !

Marina Petrovna Romanoff, princesse Galitzine

Entre Russie et Six-Fours

Marina Petrovna Romanoff, princesse Galitzine peut être considérée comme un grand témoin de son temps. Membre de la famille impériale russe, elle arrive en exil en France et s'installe, en 1926, avec son mari, le prince Alexandre Galitzine, à Six-Fours. Discrète, mais courageuse et persévérante, elle s'ingénie à trouver les moyens de vivre. Elle rencontre, en 1967, un jeune homme qui va l'aider dans son dernier projet : permettre à partir d'images en relief en deux dimensions d'atteindre la troisième (espace temporel). Mais Philippe Koutseff va aussi beaucoup l'écouter parler de sa vie et c'est son histoire qu'il a entrepris de raconter.



Marina avec sa mère, son frère et sa sœur

LA RUSSIE

Marina Petrovna naît à Nice en 1892 au cours de l'un des séjours de ses parents dans cette ville. Son père, le grand-duc Pierre, cousin germain d'Alexandre III, est tuberculeux : le soleil et l'air balsamique de la Méditerranée lui ont été recommandés.

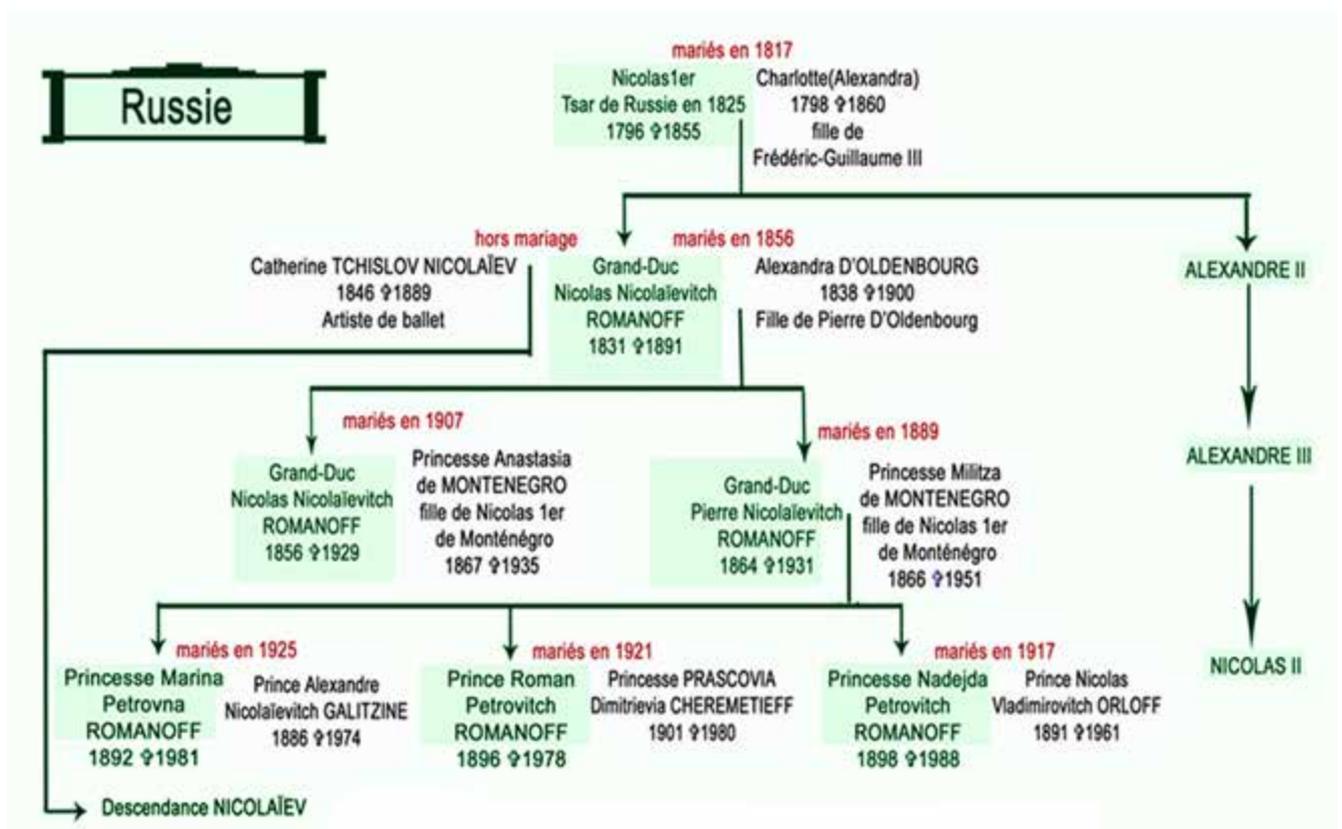


Tableau généalogique de la famille impériale de Russie



La famille royale du Monténégro. Marina est assise au premier rang avec Alexandre de Serbie, devant leurs grands-parents

Marina est l'aînée des quatre enfants que le grand-duc Pierre aura avec la princesse Militza du Monténégro, son épouse.

La princesse Marina est élevée et grandit à la cour de Nicolas II. Elle bénéficie de la ferveur russe que le peuple porte aux membres de la famille impériale "selon le peuple envoyés par Dieu". Elle parle français, elle dessine plutôt bien, ayant sans doute hérité des dons de son père plus artiste que militaire et elle reçoit une éducation mondaine, mais ce n'est pas une coquette, son caractère est déjà modeste et sérieux. Comme son père, elle ne s'intéresse pas à la politique, mais plutôt aux arts et aux lettres.

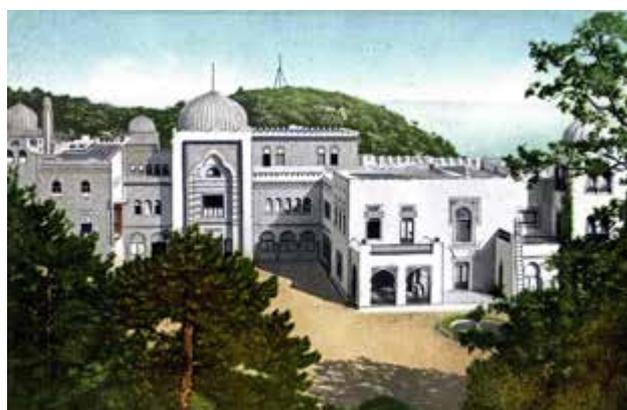
La presse de l'époque annoncera ses fiançailles avec le prince héritier de Serbie, le futur roi Alexandre de Yougoslavie qui seront, à cause de la guerre de 1914, sans lendemain. Quand la guerre éclate en 1914 elle suit une formation pour devenir infirmière, comme beaucoup de dames de la bonne société. Puis elle obtient une spécialisation : infirmière instrumentiste durant toute la guerre, en ayant la charge de la stérilisation des instruments chirurgicaux.



À Trébizonde. Marina en infirmière lors de la visite de son oncle, le grand-duc Nicolas Nicolaevitch, commandant en chef des troupes russes sur le front du Caucase.

En février 1917, elle est à Trébizonde (en Turquie, sur la côte Sud de la mer Noire) que l'armée russe occupe depuis un an. Elle y a créé avec ses propres fonds un hôpital pour les soldats et les habitants.

Et c'est là que la surprend la Révolution. Elle rejoint dans le Palais Dulber, construit par son père, près de Yalta en Crimée, les membres de la famille Romanoff (ses parents, son frère, sa sœur et l'impératrice douairière, mère de Nicolas II). Ils vont rester là un an et demi, au début dans une semi-liberté que Marina met à profit pour parcourir le pays Tatar, en recueillant les contes et les légendes, les us et les coutumes, en dessinant les hommes et les paysages. Elle finira même par exposer ses peintures en grand format dans une galerie de Yalta.



Le palais Dulber

Matériellement, c'est la disette, psychologiquement, c'est la détention et la peur d'être fusillé à tout moment, comme tant d'autres membres de sa famille. Les menaces sont

présentes même si elles n'aboutissent pas : si avec le soviétique de Yalta tout se passe plutôt bien, il n'en va pas de même avec celui de Sébastopol qui décide un soir d'envoyer des révolutionnaires pour assassiner les prisonniers de Dulber. Partis avec force vin, sur une mauvaise route côtière, très dangereuse et dans un fort orage de pluie, la route étant coupée par des cascades d'eau, les assassins sont contraints de faire demi-tour.

En 1918, une délégation allemande qui demande à être reçue par la famille impériale est éconduite : les Allemands sont toujours les ennemis et les sentiments anti-allemands de l'impératrice douairière Marie l'emportent sur la bonne éducation !

L'impératrice Marie, la mère de Nicolas II, est aussi la sœur de la reine douairière d'Angleterre et en avril 1919, les Britanniques envoient le cuirassé *HMS Malborough* avec pour mission de ramener l'impératrice, sa famille et ses alliés en exil vers l'étranger.

Marina quitte la Russie sur ce navire avec sa proche parentèle, ainsi que le prince Youssouppoff, réfugié lui aussi, avec sa famille, dans un de ses domaines (Koreiz) près de Yalta.



Marina et Felix Youssouppoff

Appuyés au bastingage du navire, ce 8 avril 1919, les membres survivants de la famille Romanoff échappant à une mort certaine (17 membres de la famille déjà exécutés par les bolcheviques) voyaient s'éloigner les côtes de Crimée. Ils ne savaient pas que c'était la dernière fois qu'ils voyaient leur patrie ; ils n'imaginaient pas que tout le restant de leur vie ils ne seraient que des exilés !!!

L'EXIL EN FRANCE : SIX-FOURS

Ils débarquent à Gênes où la famille espère l'aide de la reine Hélène d'Italie qui est la tante de Marina. Mais l'accueil, au bout de quelque temps, se révèle froid et suspicieux. Marina quitte alors l'Italie avec ses parents pour s'installer dans une villa du Cap d'Antibes... villa que Militza, la mère de Marina, paye en détachant de son collier un rang de perles !

En France, Marina pense pouvoir démarrer une carrière artistique.

Elle quitte le Cap d'Antibes pour Paris et fréquente d'autres artistes. Elle y publie, aux éditions Champollion, "Contes et légendes Tatars", en utilisant ses notes et dessins de Dulber ; l'édition est très belle, mais le livre ne se vend pas.

Elle avait auparavant rencontré lors de sa détention, en Crimée, en 1917, le prince Volkonsky. Exilé en Serbie, il reprend contact avec elle quand elle est à Paris en 1921. Une correspondance s'engage qui fait apparaître des proximités intellectuelles et affectives déclenchant un projet de mariage. Marina s'occupe de lui envoyer les documents nécessaires à son installation en France, visas et argent ; son arrivée est annoncée, quand il est assassiné en Serbie à Novi Sad. Le séjour à Paris ne tient décidément pas les promesses d'un heureux avenir.



Marina et Alexandre Galitzine (ci-dessus) devant leur maison au Brusuc (ci-dessous)



Elle revient au cap d'Antibes et en 1925, elle rencontre, à la cathédrale russe de Nice, le prince Alexandre Galitzine. D'origine Lituanienne, cultivé, éduqué, il appartient à l'une des familles les plus éminentes de Russie. Son père Nicolas Dimitrievitch Galitzine fut le dernier président du conseil des ministres de Nicolas II. N'ayant pas pu quitter la Russie lors de la révolution, après une troisième arrestation et malgré une vie modeste imposée de cordonnier, puis de jardinier, il vient d'être fusillé à l'âge de 75 ans.

Marina et Alexandre se marient. Le roi et la reine d'Italie offrent en cadeau de mariage l'argent nécessaire à l'acquisition d'une maison : ce sera une ferme au Brusuc, région qui rappelle à Marina les paysages de Crimée.

Pour agrandir la ferme, les Galitzine achètent des pierres sculptées du couvent de la Visitation à La Seyne en cours de démolition. La ferme Galitzine devient petit à petit la bastide Galitzine : le chemin qui y conduit a été élargi et transformé en route par des habitants du Brusuc, ravis d'accueillir un prince et une princesse. Les Galitzine mènent dans cette maison une vie isolée et discrète ; ils n'ont pas d'enfants (le typhus exanthématique dont Marina a été victime pendant la guerre a eu des conséquences sur sa santé : elle est fragile et ne pourra pas avoir d'enfants) ; Alexandre lit des livres d'histoire, Marina dessine. Ils reçoivent peu, ils n'aiment pas les papotages stériles.

Mais surtout ils ont très peu de moyens. N'ayant aucune rentrée d'argent fixe (Alexandre Galitzine était un ancien élève du lycée Alexandre, l'équivalent de l'ENA, il lui était difficile de trouver un travail correspondant à sa formation) les difficultés sont permanentes. Et ils méconnaissent complètement les notions de gain, de perte, d'économie, de gestion ! La reine d'Italie, puis à sa mort en 1952, son fils, envoient régulièrement une pension fixée à 500 francs par trimestre et qui, en 1981, à la mort de Marina, était toujours de 500 francs ! Ils vivent de cette pension minime, jamais réactualisée, de dons, de cadeaux en nature : quand ils répondent à l'invitation au mariage d'Umberto, le cousin d'Italie, ils sont logés, on leur prête des habits pour tenir leur rang... mais au bout d'un mois, ils sont renvoyés à Six-Fours et doivent rendre habits, gants et chapeaux !!!

Après les élections de 1936, la terreur les saisit face au risque de vivre dans une France communiste et ils fuient pour s'installer près de Venise, à Asolo où ils séjournèrent moins d'un an.

En 1939, ils font un voyage en Lituanie pour tester l'éventuelle possibilité de l'installation d'un régime monarchique dont le prince Alexandre aurait pu être le roi. La déclaration de guerre les ramène à Six-Fours.



Le prince et les poules

Pendant la guerre, l'élevage de poules, de chèvres, leur permet de survivre.

Mais à la fin de la guerre, leurs ressources sont vraiment très faibles. Marina pense alors reprendre le projet "*Contes et Légendes*", cette fois pour le territoire de Six-Fours et elle récolte les histoires, les musiques et les contes de Noël provençaux. Elle édite d'une manière très artisanale "*La Sainte Nuit*" avec des planches de lithographie, qu'elle avait dessinées.



Le travail à la presse est fait à la Bastide par un jeune réfugié lituanien. Encore une fois, le travail réalisé est beau, mais le succès n'est toujours pas au rendez-vous, parce qu'il manque à tout ça une démarche commerciale à laquelle personne n'a pensé !

Alors ils reprennent l'élevage de poules, de chiens de race, ils cultivent la vigne dans l'idée de faire du vin, mais ils se heurtent là aussi à leur méconnaissance du sujet, à la méconnaissance même de l'aide qu'ils pourraient demander.

On ne peut pas dire qu'ils se soient "laissés aller". Ils ont beaucoup cherché, ils se sont beaucoup battus, mais le sens pratique ou l'économie domestique ne sont pas des notions qui ont fait partie de leur éducation, parfaite pour les salons, mais qui présentait des failles pour la vie de tous les jours !!



Tampon sur les œufs



Le prince et la princesse dans leur jardin

Marina Petrovna était une femme très pieuse, très croyante. Sa mère la princesse Militsa, deuxième fille du roi Nicolas du Monténégro, est passionnée de sciences occultes, très en vogue à la fin du XIX^e siècle. C'est elle qui va présenter Raspoutine au couple impérial. Marina a donc bien connu Raspoutine qui faisait partie de son environnement familial. Elle ne lui reconnaissait pas de don de voyance, mais des dons de guérisseur et elle avait un certain respect pour lui.

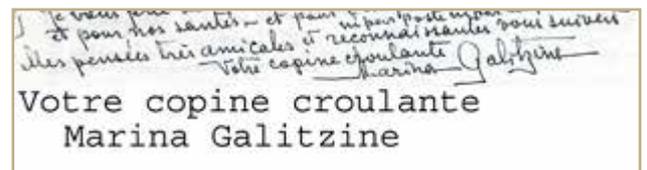
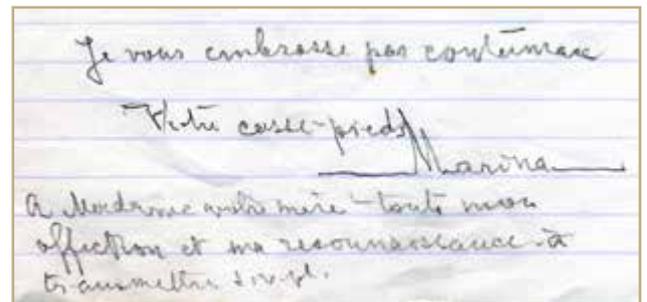
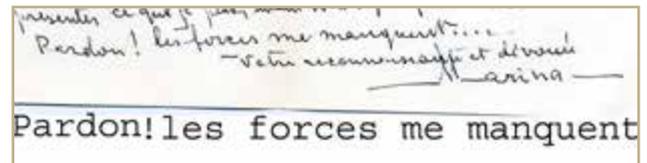
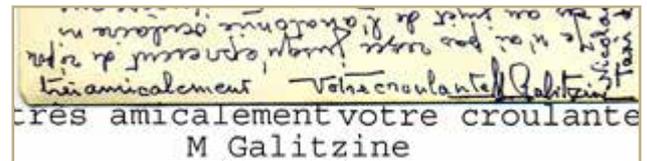
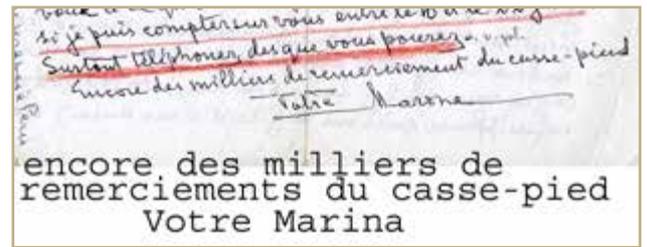
Mais, celui qui comptait le plus pour elle fut Saint Jean de Cronstadt, homme de dieu qui vécut à la fin du XIX^e siècle ; il était le confesseur de l'impératrice Alexandra. Il baptisa Marina qui se disait miraculeusement guérie d'une maladie infantile par Saint Jean de Cronstadt et elle disait aussi qu'elle sentait toujours sa présence à ses côtés. Il venait lui parler la nuit, il la conseillait. Et c'est lui qui va lui donner l'idée de la "photo en relief" en lui inspirant un buisson ardent à dessiner en relief, en deuxième dimension sur le mur du salon de la bastide Galitzine. Elle eut l'occasion de rencontrer Louis Lumière à Bandol et de lui parler de son projet scientifique afin d'en élaborer la technique.

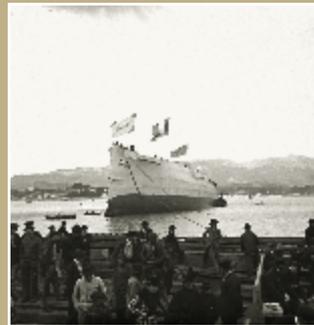
Elle pensait qu'on pouvait à partir d'une image en deux dimensions et grâce à un montage spécial, pénétrer dans la troisième dimension. Mais cette fois, elle sait aussi qu'elle aurait besoin d'un photographe avec de bonnes notions d'image, de plans et dimensions. C'est son ophtalmologiste, le docteur Koutseff, qui va lui présenter, en 1967, son fils féru de photographie, et c'est ainsi que Philippe Koutseff entre dans la vie de Marina, princesse Galitzine. Des liens affectifs très forts vont se tisser entre eux et Marina finira par le considérer comme son fils adoptif.

Alexandre Galitzine meurt en 1974.

L'élection de François Mitterrand le 11 mai 1981, l'arrivée probable au gouvernement de ministres communistes la paniquent complètement et elle meurt quelques jours plus tard. Elle a 89 ans et elle est enterrée, avec son mari, au cimetière orthodoxe de Caucade à Nice.

5 petits mots de Marina à Philippe Koutseff avec leur dédicace particulière





23 février 1901
aux Chantiers navals de La Seyne,
lancement du cuirassé Tsarevitch



Alexandre III
Grand-Duc Nicolas
Mariage de Pierre et Miliza



Alexandre III, son parrain



Saint Jean de Kronstadt



Certificat de baptême



Alexandre et Marina Galitzine à la fin des années 1940.



Inauguration de la rue de Berdiansk en 1975

Les six derniers colloques de l'association HPS

■ Novembre 2016 :

**L'école des possibles,
expériences éducatives locales**

■ Novembre 2015 à La Seyne-sur-Mer :

Sources pour écrire l'histoire

■ Mars 2015 à Saint-Mandrier :

**La Grande Guerre sur un front oublié.
Seynois, Mandréens, Six-Fournais sur le front d'Orient
(1915-1919)**

■ Novembre 2014 à La Seyne :

**Traces et mémoire de la guerre 1914-1918 à La Seyne,
Saint-Mandrier, Six-Fours**

■ Novembre 2013 :

Quand la mer rencontre la terre

■ Novembre 2012 :

Histoires de femmes, femmes dans l'histoire



Pour plus d'informations visitez notre site internet
www.histpat-laseyne.net


Regards
sur l'histoire de La Seyne-sur-Mer
Six-Fours et Saint-Mandrier

n°18

Association
Histoire et Patrimoine Seynois
BP 10315

83512 La Seyne-sur-Mer

Tél. 04 94 62 85 34

www.histpat-laseyne.net

Directrice de la publication
Françoise Manaranche

Crédits photographiques :
Voir sources des documents

Conception graphique et réalisation
Imprimerie Hémisud / 04 94 14 70 14

ISSN : 1637-889X

Dépôt légal : novembre 2017

Prix : 8 euros



BULLETIN D'ADHÉSION

J'adhère à l'association pour l'Histoire et le Patrimoine Seynois

Nom :

Prénom :

Adresse :

Tél. :

Courriel :

Membre actif : 20 euros

Couple : 30 euros

Jeune, chômeur : 8 euros

Membre bienfaiteur, au choix :

- **Éditorial**
Françoise Manaranche p. 2

- **Lucas Martinez** p. 3
La construction des bateaux russes et soviétiques
aux chantiers navals de La Seyne

- Témoignages :**
- **Jean-Jacques Le Gallo** p. 9
Les relations avec les techniciens russes

- **Jean Gérin** p. 10
Construire des bateaux russes :
des ingénieurs à Moscou

- **Thérèse Lépine** p. 12
1917 : aux Maristes, l'hôpital russe
entre guerre et révolution

- **Yolande Le Gallo, Françoise Vivière** p. 18
Irène Tautil, une passion russe

- **Françoise Manaranche,
Françoise Ravoux** p. 24
FRANCE-URSS, le comité local de La Seyne

- **Irène Tautil** p. 31
Le jumelage Berdiansk-La Seyne

- **Daniel Blech** p. 34
De Staline à Stalingrad, un boulevard en politique

- Témoignage :**
- **Jacques Girault** p. 37
Souvenirs d'un jeune habitant des années 50

- **Philippe Koutseff** p. 38
Marina Petrovna Romanoff, princesse Galitzine,
entre Russie et Six-Fours

